

Le Samedi

VOL. II.—NO. 6

MONTREAL. 19 JUILLET 1890.]

[PAR ANNEE \$2.50
LE NUMERO 6 CTS.



QU'IL FAIT DONC CHAUD !

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 19 JUILLET 1890.

CHASSE-SPLEEN

On a bien de la peine à avoir du plaisir.

L'orgueil qui dine de vanité soupe de mépris.

L'oisiveté est aussi fatigante que le repos est doux.

On prend souvent l'indolence pour de la patience.

La richesse vient un homme, mais ne le dégrasse pas.

Mieux vaut mourir incompris que passer sa vie à s'expliquer.

La voix ne porte qu'à une condition, c'est de venir des entrailles.

C'est en faisant le vide dans les verres que les hommes deviennent pleins.

La vie n'est qu'une auberge où il faut toujours avoir sa malle prête.

Dieux ! que les gens d'une nature à se tourmenter sont tourmentants !

Jouissez bien du bonheur des autres, car c'est le seul auquel on puisse croire.

Le sommeil est un voleur généreux qui donne à la force ce qu'il prend au temps.

L'homme est ainsi fait : il a plus d'expressions au service de ses peines que de ses joies.

C'est quand un homme flâne tout seul dans un hamac qu'il taille de l'ouvrage aux autres.

Dans la société actuelle, tout le monde doit marcher ou courir : celui qui s'arrête est perdu.

Il vaut mieux rencontrer une coquette qu'un cyclone, quoique les deux soient également nuisibles.

Un poehard qui est aussi chanteur dans sa paroisse se plaint à dire qu'il passe sa vie à entonner.

Les amoureux qui comptaient se marier en juin et qui n'ont pas réussi, feront bien d'essayer un autre mois.

Les fêtes champêtres datent de loin. Il est à peu près certain que c'est Eve qui a donné le premier *garden party*.

Les grandes mémoires qui retiennent tout indifféremment sont des maîtresses d'auberges et non des maîtresses de maison.

On rencontrerait moins d'incrédules, si la bible nous enseignait que la chute du premier homme est due à une pelure de banane.

Les vieilles filles se consolent de leur célibat en aimant les chats, parce que disent-elles, ils sont presque aussi fourbes que les hommes.

On dit que l'histoire se répète ! C'est bon pour l'histoire nationale ; quant à nos histoires personnelles, ce sont les autres qui les répètent.

Si l'homme n'est pas modeste, il est comme une pierre plongée dans l'eau et que l'eau ne pénètre point. Il n'acquerra aucune des notions qui l'entourent.

Ce qu'on appelle l'esprit est un médiocre capitaine et un excellent lieutenant ; donnez donc le premier grade au bon sens, dont le subordonné brillera en exécutant ses ordres.

On n'a jamais pu expliquer pourquoi, en temps de pluie, les petits hommes cherchent toujours à passer leur parapluie par dessus celui des grands qu'ils rencontrent sur le trottoir.

Il y a des chiens qu'on retrouve toujours, ce sont ceux qu'on voudrait perdre ; il y en a qu'on ne retrouve jamais, ce sont ceux qu'on voudrait garder.

Nous n'arrivons au bonheur et au succès que graduellement, tout comme on ne trouve le sérieux d'un *sandwich* qu'après avoir traversé les couches de pain qui le défendent. Heureux encore quand le résultat est digne des efforts faits !

SOUVENIR DU PAYS

Garçon, (dans un restaurant de Montréal). — Que désirez-vous commander pour votre dîner, monsieur ? Nous avons : le *potage à la priatanière, à la julienne ; le friandau de veau avec des croquettes de pommes de terre ; le croustis de...*

Baptiste (arrivant de la campagne). — Très bien ! je ne connais rien à tout ça ; apportez-moi dans le tas ce qui se rapproche le plus d'un bon ragout de pattes de cochon.

UN MAL POUR UN BIEN

Un conférencier avait cru prudent de séparer son auditoire ; les hommes d'un côté, les femmes de l'autre.

Malgré cela le silence ne fut pas parfait, et au beau milieu de la conférence on entendit, dans un coin, converser à haute voix.

— Ce n'est pas de notre côté, s'écria avec ironie une des spectatrices.

— Tant mieux, riposta un auditeur mâle, ce sera plutôt fini.

LA QUINTESSENCE DE LA TACTIQUE

Avocat célèbre. — Que je suis donc ahuri !

Sa femme. — Qu'as-tu donc ?

L'avocat. — Je suis dans cette cause criminelle que tu sais. Voilà trois jours que je parle et j'en ai encore pour une journée et demie.

Sa femme. — A ta place, je couperais court ; tu vas te faire mourir.

L'avocat. — Je ne puis pas m'arrêter si tôt ; il faut que je donne au juré le temps d'oublier la preuve.

MOTS D'ENFANTS

Jean Leveillé. — Papa, est-ce que le Cap de Bonne-Espérance n'est pas aujourd'hui beaucoup plus grand qu'autrefois ?

Papa Leveillé. — Qu'est-ce qui peut te faire croire une chose aussi ridicule ?

Jean Leveillé. — Dame ! j'ai lu qu'il y a tant de gens qui l'ont doublé !

Maman. — Tu sais, chérie ; tu vas être bien sage et je t'apporterai un beau sac de bonbons. Tu vas être sage, n'est-ce pas ?

Chérie, (3 ans). — Oui petite maman, mais je ne veux pas te dire combien je serai sage, jusqu'à ce que tu me dise combien il sera gros le sac de bonbons.

Institutrice. — Qu'est-ce que c'est cela, mademoiselle Fanny ? une enveloppe dans votre cahier de dictées ; j'espère qu'elle ne renferme pas une lettre d'amoureux ?

Fanny, (12 ans). — Quelle idée ! il y a belle lurette, mademoiselle, que je ne crois plus à ces balivernes.

Henry, (à la fenêtre). — Quand je serai grand, maman, est-ce que je serai un homme ?

Maman. — Oui, mon enfant.

Henry, (montrant un dode). — Est-ce que c'est un homme ça ?

Maman. — Oui !

Henry. — Dis donc, maman, est-ce que je serai obligé d'être un homme.

Auguste. — Maman, c'est ennuyant ici ; pour quoi que tu ne m'achètes pas une petite sœur.

La mère. — Avec plaisir, mon chéri ; dans quelques jours.

Auguste, (au bout de quinze jours, quand la petite sœur est arrivée). — Si j'avais su que c'était pour être une brailarde, non, je ne l'aurais pas pardonnée.

DECI DELA

RIMES SANS PRÉTENTIONS

— Quel est le monstre que voilà

Parmi ces jolis enfants là ?

— Hélas, madame c'est ma fille.

— Ah ! vraiment ! elle bien gentille.

* * *

Sais-tu pourquoi, cher camarade,

Le beau sexe n'est point barbu ?

Eabillard comme il est, on n'aurait jamais pu

Le raser sans estafilade.

CALCHAS.

A LA HAUSSE

Amoureux mal vu. — Ah ! madame, plus le temps s'envole, plus mon amour s'accroît.

Jeune veuve sceptique. — C'est juste ; ma fortune est placée à intérêt composé.

UNE BONNE OPÉRATION

Eustache. — J'ai donc enfin réglé ces \$500 que je devais à Trumeau !

Madame Eustache. — Comment cela ! Tu me disais encore hier que tu n'avais pas un sou.

Eustache. — Ça ne m'a pas pris d'argent. J'avais décidé Trumeau à prendre le Dr X... pour médecin ; et ça a parfaitement réussi. J'enterre Trumeau demain.

UNE SUGGESTION A LA NATURE

Curé à l'un de ses paroissiens. — Ha ! Vous me paraissez souffrir cruellement !

Le paroissien. — Oui, monsieur le curé, je jouis d'un gros mal de dents. Il y a des fois que je crois que ça fait dix ans que je l'ai ; et je me mets à souhaiter que nous devrions bien venir au monde sans dents.

UN TRUC COMME UN AUTRE

Sur le canal, minuit.

Policeman.—Qu'est-ce que vous faites-là ?

L'homme (sur le petit bord du quai).—Je vais me jeter dans le canal, je veux en finir avec la vie.

Policeman.—Quand ?

L'homme.—Tout de suite.

Policeman.—Pas là ?

L'homme.—Si ; là.

Policeman.—Pourquoi ?

L'homme.—Pas de travail.

Policeman.—Écoutez, mon ami ; voulez-vous me faire un grand plaisir, avant de vous détruire ? Je n'ai jamais eu l'occasion, pendant ma vie déjà longue, d'appliquer un bon coup de poing, de ces coup carrés, droits bien appliqués sur le nez d'un de mes semblables. Vous allez quitter ce monde, un coup de poing de plus ou de moins n'ajoutera pas à votre malheur ; si vous voulez faire un heureux avant votre départ, mettez vous les talons en ligne avec le bord du quai, et je vais vous envoyer dans le canal et dans l'éternité en appliquant mon poing droit sur votre nez.

L'homme.—Je ne pense pas ; vous auriez tort de vous y frotter.

Policeman.—Pourquoi ? je vous demande un peu qu'est-ce que ça peut vous faire que le coroner vous voie avec un nez cassé ou un nez entier ?

L'homme.—Je n'ai jamais permis à qui que ce soit de toucher à mon nez, quand j'ai pu l'éviter.

Policeman.—Vous me semblez bien particulier pour un homme qui veut prendre un bain perpétuel.

L'homme, (se dirigeant sur le sergent de ville).—Rangez-vous ou je vous tue. Toucher à mon nez !... Autant jouer à la crosse, sur un passage à niveau du Grand-Tronc.

Mais quand le suicidé en herbe fut assez loin de l'eau, le sergent l'empoigna et l'amena au poste.

RECITATION DE SALON

Tout le monde se rappelle le succès de Coquelin avec la fable du *Renard et du Corbeau* récitée par un anglais. Nos lecteurs qui cultivent leur talent de déclamation seront sans doute bien aise d'avoir un essai du genre pour charmer les longues soirées de la vacance.

PROLOGUE

(L'Anglais entrant et se parlant à lui-même.)

Aoh !... Shakespeare !... Walter-Scott !... Aoh !... très grands littérateurs... yes !... les plus... splendides poètes... dans partout le monde !...

Au public : Aoh !... Le France il avait aussi... yes !... un... grand très fort poète... yes !... Monsieur Le Fontaine... Aoh ! très facétieuse... quand lui il fait parler tous... les petites bêtes... dans les fables... Aoh ! je connaissais... moi... tous les fables... yes !... tous très beau... mais... étaient beaucoup plus très beau... quand ils étaient récités par nous... en Angleterre... Aoh ! yes !... le poésie il était plus profond... plus solide aussi... le diction... non !... le récitation... non !... le déclamation... yes !... il était... beaucoup plus... plus... très beautiful !

Aoh ! yes !... Voulez-vous que je récitais un able... yes !... je vas réciter... un... très bien, vous allez voir !...

LE LOUP AVEC L'AGNEU

Boxer d'abord première est raison du plus fort Et, dans ce cas toujours, le faible il avait tort.

Un tout petit mouton beuvait Aux bords d'un tout petit rivière.

Un loup le ventre creux et qui crevait misère En cherchant son dîner, à l'endroit brouillait.
—Well ! Qui donc te permet de brouiller ma Dit ce méchant bête stupide [liquide ?
Tu vas être puni de ce fait insulteur.
Oh ! dit petit mouton, oh ! que Votre Grandeur Ne se met pas en si grand rage ; Mais bien plutôt qu'Elle envisage Que je me descends en buvant,
A l'eau coulant,
Bien loin au-dessous de son place ; Et pour alors, il est mauvais façon,
Que je peux gâter son boisson.
Tu le gâtes ! lui dit ce grand bête vorace ;... L'an dernier, toi, de moi, tu avais mal parlé.
—Oh ! non, pas possible, je étais pas du tout né, Répond petit mouton ; j'ai encore mon nourrice.
Ton frère, alors ! le moins... novice.—
—J'ai ni frère, ni sœur.—Well ! c'est un de vous ; Pour moi avaient grand malice, Les bergers, les chiens, vous tous !...
On disait à moi : Je veux mon vengeance.— Aussitôt bien loin, dans les bois,
Cette gueux l'emporte, en fait bombance... Sans qu'il dise jamais pourquoi !

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROU-CHAILLONNADES

(Pour le SAMEDI)

L'hiver dernier, un mien ami, voyageant pour une maison de commerce de Montréal, s'était arrêté à la Rivière-du-Loup (en bas) et s'était fait conduire dans un hôtel.

On l'avait installé dans une chambre, où les punaises, ces insectes d'un caractère un peu trop communicatif, ne se faisaient aucun scrupule d'y tenir un quorum.

Malheureusement, le voyageur qui n'était pas encore assez habitué à ces sortes de caresses, se vit tourmenté toute la nuit ; tant et si bien, que dès le matin il se décida à changer de maison.

Il acquitte la note et s'en va dans un grand hôtel qui lui paraissait être le meilleur de la ville.

Le voyageur s'empare d'une plume, inscrit son nom dans le livre et demande le numéro de sa future chambre. Mais, oh ! horreur ! au moment où il voit poser par le commis vis-à-vis son nom le chiffre 46, une punaise d'une grosseur prodigieuse apparaît sur le livre.

—“ Monsieur le propriétaire,” s'écrie-t-il d'une voix étouffée, “ donnez-moi immédiatement ma malle, je ne puis pas rester une minute de plus ici ! ”

—“ Mais qu'avez-vous donc ? ” lui demande l'autre, tout étonné, en apercevant le voyageur pâlir à vue d'œil.

—“ Ce que j'ai ? ” dit-il, “ voyez, monsieur ! voyez ! Je quitte une maison où j'ai été dévoré toute la nuit par ces trotteuses insupportables ; je me transporte ici pour y être tranquille ; et voilà qu'au moment où j'inscris mon nom : une de ces sales créatures, leur commis voyageur, je suppose, s'en vient justement prendre ma nouvelle adresse. Elles sont intelligentes vos petites bêtes ! mais moi je ne les aime pas. Adieu ! monsieur.”

Et l'autre, figé sur place, le regarde s'en aller, sans pouvoir articuler une seule parole.

* * *

Si vous aimez la brièveté en affaires, voici un modèle qui n'est pas piqué des vers. C'est un dialogue entre un commis du Bureau de Poste de Québec, et une femme désirant envoyer de l'argent au moyen d'un Mandat-Poste.

La femme.—Je voudrais avoir un mandat-poste.

Le commis.—Faites une réquisition, alors. Vous trouverez les formules sur le pupitre qui est en arrière de vous.

La femme.—Quelle réquisition ? Je veux seulement envoyer quinze piastres à...

Le commis.—Remplissez le blanc que je vous donne maintenant.

La femme.—Je... je... voulez-vous s'il vous plaît le remplir pour moi, monsieur ?

Le commis.—Je ne puis pas. C'est contre les règlements. Vous devez le remplir vous-même.

La femme.—Oh ! mon Dieu ! je ne crois pas être capable. Que me faut-il faire d'abord ?

Le commis.—Écrivez la date.

La femme.—Où ?

Le commis.—Sur la première ligne.

La femme.—Là ? sur cette ligne ?

Le commis.—Oui... c'est cela !

La femme.—Maintenant, voyons... est-ce aujourd'hui le dix ou le onze du mois ?

Le commis.—Le dix.

La femme.—Je le pensais, mais je n'en étais pas certaine. Que dois-je faire maintenant ?

Le commis.—Écrivez le montant que vous devez envoyer.

La femme.—C'est quinze piastres.

Le commis.—Eh ! bien, écrivez-le sur la ligne blanche suivante.

La femme.—Là ?

Le commis.—Oui !

La femme.—Comme c'est facile, après tout Maintenant ?

Le commis.—Où, cela doit-il être payé ?

La femme.—A Toronto.

Le commis.—Eh ! bien, écrivez Toronto après les mots “ payable à ”

La femme.—Je... je... ne vois pas le mot “ payable.”

Le commis.—Ici, le voilà.

La femme.—Oh ! sans doute ; comme je suis stupide de ne le pas voir moi-même ! Maintenant que dois-je écrire à la fin des mots “ Province de ”

Le commis.—Quoi ? Ontario, sans doute.

La femme.—Sans doute ! Quelle oie je suis ! A présent... voyons... que faut-il faire ensuite ?

Le commis.—A qui envoyez-vous l'argent ?

La femme.—Oh ! à M. John Ellis ; c'est que, je l'envoie réellement à madame Ellis qui est ma sœur, mais j'ai pensé qu'il serait mieux de l'envoyer au nom de son mari, pour lui exempter le trouble d'aller au bureau ; et sans aucun doute il pourra le lui donner, comme l'argent est réellement pour ma sœur ; mais si cela fait quelque différence, je suppose...

Le commis.—Cela ne fait aucune différence.

La femme.—Au fait, vous avez raison ; je ne vois pas pourquoi il y aurait une différence, réellement, et je suis très contente qu'il n'y en ait pas, car ma sœur n'est pas en parfaite santé et peut-être ne pourra-t-elle pas aller au bureau elle-même, et...

Le commis.—Écrivez le nom et l'adresse de M. Ellis sur la ligne en bas.

La femme.—Son nom en entier ?

Le commis.—Oui... il y en a tant de Ellis.

La femme.—John W. sera suffisant, n'est-ce pas ?

Le commis.—Oui ! oui !

La femme.—Je puis écrire John William Ellis si vous préférez. William est son second nom.

Le commis.—John W. va faire.

La femme.—Oh ! Est-ce que ce sera suffisant ? Certainement je ne vois pas pourquoi cela ne suffirait pas. Il est bien connu de tous, tout de même.

Le commis.—Maintenant, écrivez votre nom et votre adresse sur les deux lignes qui restent, et aussi vite que possible, s'il vous plaît, car il y d'autres personnes qui m'attendent.

Cela lui prit encore près de vingt minutes, et puis après dix autres minutes pour demander si Ellis devra être identifié, quand il recevra l'argent, comment sa sœur saura qu'il l'a eu, si le bureau de poste sera responsable de l'argent en cas de fausse route ou de vol, si une lettre enregistrée aurait été aussi bonne qu'un mandat, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'enfin le commis, perdant patience, lui dit que si elle revenait encore pour la même chose, elle aurait à s'adresser à un autre employé.

AGUE ÉRITE.

Lévis, juillet 1890.

PAS SI DUR QU'ON PENSE

Charles Vent-toujours.—Tiens ! Cet été je travaille comme un castor.

Joseph Sceptique.—Changard !

Charles Vent-toujours.—Comment cela, changard ?

Joseph Sceptique.—Parceque les castors n'ont rien à faire l'été ; ce sont les chapeaux de paille.

LA PRUDENCE EST LA MERE DE LA SURETE



Penoute, (dont le chapeau est tombé sous un cheval de bois) :— Whoa !... Petit !... Whoa !... Whoa donc !... Bon ! Mon beau Rougeaud !... Ne grouille pas... Petit... Petit... ! Ah tonnerre ! Je l'ai ! Ça prend un homme de nerf.

IL EN DONNE POUR L'ARGENT

M. Ross. — Je paie bien, mais le travail est dur ; êtes-vous sûr d'être assez fort pour me donner satisfaction ?

Sueur de peuple, (manœuvre). — Assez fort pour vous donner satisfaction ? j' pense un peu. Tenez, mon dernier patron était un homme autrement taillé que vous, et quand nous avons réglé notre compte, je lui ai enfoncé trois côtes d'un seul coup. Est-ce que je peux commencer demain patron ?

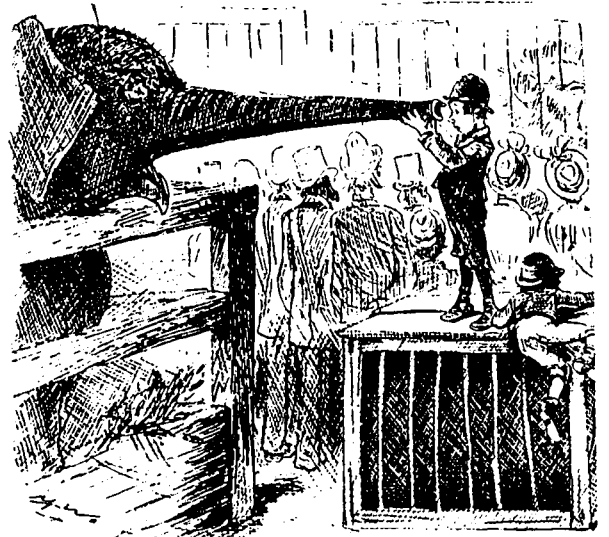
UN DÉBUT DE ROI

Journaliste interviewant un homme politique. — N'avez-vous pas débuté dans la vie comme commis ?

L'homme politique. — Pas du tout, j'ai débuté comme roi ; j'étais fils unique.

NOS CHIÉRIS

POINT DE VUE UNIQUE



(Jetant un coup d'œil dans la trompe de l'éléphant.)

Fred. — Dépêche-toi de venir regarder, Tommie On voit jusque dans le Griffintown.

BERCEUSE

Dans les foins enivrants le travailleur s'endort ;
Les grillons au soleil lancent leur cri discord
Et les fleurs des prairies,
A l'aube épanouies,
Sous les baisers de feu s'inclinent pour mourir :
Mon cher trésor, il faut dormir !

Tous les petits oiseaux s'entassent dans leur nids.
Les agneaux, dans les champs, dorment près des
brebis.

Et pour les enfants sages,
Le ciel a des messages
Qu'un ange apportera, s'ils veulent obéir :
Mon cher trésor, il faut dormir !

La chambre était muette
La maison se taisait ;
Dans sa berceuse,
Le chérubin jasait.
Bouche mutine et rose,
Qui ne sait pas chanter !...
La mère se repose,
Oubliant de bercer.

Jeunesse épanouie,
Belle de ses vingt ans,
Elle écoute ravie
Tous ces refrains charmants,
Silencieuse, fière,
Auprès des grands rideaux ;
Croyant qu'une volière
A moins de chants d'oiseaux.

Quelle voix fraîche et pure !
Vous rêvez à genoux.
Mère, dans la nature
Est-il concert plus doux ?
Mais le temps passe, il vole !
Et bébé ne dort pas :
Où donc est la parole
Que vous disiez tout bas ?

Chantez, chantez, encore,
C'est l'heure du repos.
Son teint blanc se colore,
Ses yeux sont demi-clos...
Et la mère, à voix basse,
D'un chant toujours plus lent,
Sans que sa main se lasse,
Berce l'ange indolent.

Par la porte entr'ouverte
Un jasmin blanc passait ;
Dans la nacelle, inerte,
Le gai chanteur... dormait.

Sa tête rose et blonde
Enfonce le duvet
Que d'un voile coquet
Sa chevelure inonde...
Il n'est plus de ce monde !
Recouvrez ses bras nus ;
Mère, son esprit passe,
Radieux dans l'espace,
Il ne vous entend plus !

SANS PEUR

Patron. — Je ne puis rien faire de votre fils, le travail lui fait peur.

Père. — Peur ! vous ne le connaissez pas ; je l'ai vu dormir pendant des heures absolument imperturbable à côté des besognes les plus colossales. Peur ! Chez nous tous les hommes sont braves.

Ces malencontreuses caraffes à la mode



Vieux temps. — Voyez, Charlotte, on a touché à cette caraffe : un cognac de \$10 la bouteille.

Charlotte. — Bonté divine, c'est pour le cognac ! Je croyais que c'était la lampe ; je l'ai remplie d'huile de charbon.

PENSÉES D'UN ANCIEN TOUAREG

(Traduit de Parabr)

Celui-là est véritablement aveugle, qui tombe
deux fois dans le même trou.

La tortue aux yeux de sa mère est une gazelle.

Quand vous êtes enclume prenez patience ;
quand vous êtes marteau, frappez droit et fort.

Que la faute de la veille soit la leçon du lendemain !

Le destin est une main composée de cinq
doigts. Quand il veut assouvir son ressentiment
contre quelqu'un, il lui en applique deux sur les
yeux, deux sur les oreilles et du dernier, lui fer-
mant la bouche, il le condamne au silence.

La corne ne pèse point au taureau, ni l'aile à
Poiseau.

Si celui dont tu as besoin est monté sur un
âne, dis lui : "O Monseigneur ! quel beau cheval
vous avez-là !"

Qui court trop vite reste en chemin.

Jeune homme sans repentir, maison sans toit.

CHOUÏA.

NOS RICHESSES MINIERES

*Professeur (qui vient de donner une leçon sur
la minéralogie du Canada). — Quels sont les pro-
duits que nous pouvons tirer de la terre ?*

Eleve (dont le père est pêcheur). — Des vers.

TROP DE MEMOIRE

*Longrobe. — Si quelqu'un vient me demander,
vous direz que j'ai été appelé pour une affaire
très urgente et que je ne reviendrai pas de la
journée.*

Garçon. — Bien, monsieur.

Une demi-heure plus tard :

Client. — Est-ce que l'avocat Longrobe est là ?

*Garçon. — Il a été appelé sur le terrain de la
crosse pour une affaire très urgente.*

UNE AME SAUVÉE



Première prédicante. — Croyez-vous sincèrement avoir sauvé l'âme de ce pauvre Mr. Finney ?
Seconde prédicante. — Sans aucun doute. C'était vraiment beau de le voir. Le dernier hymne que j'ai chanté avec lui l'a si bien converti qu'il va demander le divorce et m'épouser. C'est une vraie belle âme.

LE RENARD ET LE CORBEAU

(Fable retournée)

Sur un garde-manger, maître corbeau perche,
 Plongeait son bec crochu dans un moustre fromage
 De Gruyère. Un renard, par l'odeur alléché,
 Lui tint à peu près ce langage :
 " Hé, bonjour, monsieur le corbeau,
 " Fine fleur des dandys, bâtonnier du barreau,
 " Séducteur émérite ! Ah ! si votre ramage
 " Se rapporte à votre plumage,
 " Vous êtes le phoenix des hôtes de ces bois !"
 Le corbeau, furieux d'être pris pour une oie,
 Que l'on berne à plaisir, veut faire grosse voix :
 Mais, retirant son bec, il fait tomber sa proie.
 Le renard en recut tout le poids sur le cou
 Et fut tué du coup.

Moral.

La louange a des lois qu'on ne saurait décrire,
 Monsieur le courtisan au parler mensonger,
 Si trop peu d'encens nuit, en trop donner est pire,
 Pesez la dose, car, faute de mesurer,
 Loin d'y trouver profit, il pourrait vous en cuire.

CRYPTOGRAPHIE

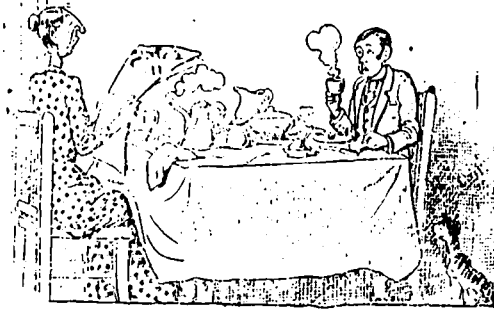
Faite un proverbe avec les lettres suivantes :
 a c c i n p r s x

UNE LACUNE IMPORTANTE



La dame à sa nouvelle cuisinière. — Le mardi et le vendredi, j'irai au marché avec vous.
La cuisinière. — Très bien, madame ; mais les autres jours, qui est-ce qui portera mon panier ?

PROBLEME A RESOUDRE



Edc. — Pas possible ! Isabelle Job mariée ! Ça bat quatre as. Explique-moi donc comment des femmes de cette laideur peuvent trouver des maris !
Lui. — Je ne sais pas. Tu devrais connaître cela mieux que moi.

UN PEU POUR RIRE

(Pour le SAMEDI)

Le docteur X, de Nice, connu pour sa surlisance et l'insullisance de ses pansements, ne rêve que décorations étrangères.
 — Quel ordre me conviendrait-il le mieux ? demanda-t-il à l'un de ses patients.
 — Celui de la Jarretière.
 — !...
 — Oui, à cause de la devise : *Au Nçois qui mal y pense.* (Honnî soit qui mal y pense).

Un anglais, récemment débarqué à Spa, se met en quête d'une habitation à louer pour la saison. Sa première question auprès des concierges ou des propriétaires est partout la même :

— Un piano dans la maison ?
 — Non, sir, mais vous pouvez en louer un, avenue du Marteau.

Ce à quoi l'insulaire riposta comme impatience et en faisant un geste d'horreur :

— Aoh ! no.
 Finalement, il fixe son choix sur une villa isolée, où il croit bien échapper au bruit de l'instrument redouté.

La nuit porte conseil ; le lendemain, l'anglais se rend dans le magasin de pianos en location et, s'adressant à l'accordeur, lui demande quelle est la somme approximative que peut lui rapporter, pendant l'été, les cinquante pianos dont il dispose.

— Cinq mille francs, fait le négociant après avoir réfléchi un instant.
 — Well, répartit l'anglais, je loue tes les pianos pour la saison.

Et tirant de sa poche un portefeuille, il alligne sur la table deux billets de cent livres sterling.

Le jeune Albert, âgé de quatre ans, nous a beaucoup surpris, quand il nous a annoncé qu'il dit chaque soir : une dizaine d'arrosoirs. Nous supposons qu'il voulait dire une dizaine du Rosaire.

Mademoiselle Toto raconte qu'elle a vu juger un procès à huit clous.

X... est un jeune compositeur qui ne manque pas de talent, mais qui travaille avec une sage lenteur.

— Eh bien ! où en est votre nouvel opéra ? lui demande-t-on.

— Oh ! il avance.
 — Qui dit un ami qui intervient, il a déjà fait les entr'actes.

A la cour d'assise un avocat plaide l'idiotisme en faveur de son client accusé de vol :

— Messieurs les jurés, vous voyez devant vous un idiot, un pauvre idiot qui...

L'accusé l'interrompant :
 — Ah ! permettez, vous allez peut-être un peu loin...

L'avocat continuant :
 — En doutez-vous maintenant, messieurs les jurés, il me contredit !

J. ALCIDÉ C.

Montréal, 14 juillet 1890.

PAS D'OBJECTION A LA FAMILLE



Vieux prétendant. — Vous connaissez ma fortune et mon influence : n'aimeriez-vous pas à entrer dans la famille ?

Delle Piquaplomb. — J'en serais enchantée, Mr Antique ; mais vous n'avez pas de petit fils à me proposer.

CHATTE MODELE

Minette est une belle chatte,
 Aux poils noirs marquetés de roux.
 Ses yeux clairs sont perçants et doux,
 Toujours de velours est sa patte.

Quand je la prends sur mes genoux,
 Et que de la main je la flatte,
 Tournant vers moi ses yeux d'agate,
 Elle me dit... ron roux, ron, roux.

Elle obéit au moindre signe,
 Reste à l'endroit qu'on lui désigne,
 Sans se fâcher, sans murmurer.

Elle est douce de caractère ;
 Jamais je ne l'entends jurer,
 Jamais elle ne fait la fière !

PLUS ET PLUS

Taquinard, (marié depuis trois mois). — Julia, je ne puis plus t'aimer.

Julia. — Hélas ! ! Mais pourquoi !

Taquinard. — Parceque je ne peux pas t'aimer plus que je ne t'aime.

LOGEMENT COMFORTABLE



Premier passant. — Comme notre Maire paraît taciturne ce matin !

Second passant. — C'est un original qui vit en lui-même.

Premier passant. — Je t'en parle qu'il en a de la place !

PINCÉE DE CONSEILS

IMPERMÉABILISATION DES TISSUS.

Dans 8 pintes d'eau chauffée à 150 degrés environ, on fait fondre 10 onces de gélatine et 20 onces de gomme laque en agitant le liquide jusqu'à entière dissolution.

On retire ensuite du feu et l'on ajoute, par petites portions, au mélange 20 onces d'alun en poudre, en agitant jusqu'à la fin de la solution. Le liquide s'épaissit en formant un savon d'alumine insoluble qui reste intimement incorporé avec la gélatine et avec la gomme laque. On l'étend sur les tissus au moyen d'un pinceau.

BOIS, TISSUS, GAZES, ÉTOFFES IMPERMÉABLES PAR LE SILICATE DE POTASSE.

—Ce sel doit être employé très pur, sinon, lorsqu'on l'applique sur les boiseries, il se détache au bout d'un temps très court : sa dissolution doit être médiocrement concentrée, sinon elle ne pénètre pas le bois, n'en fait pas sortir l'eau et ne s'y attache pas très solidement. Il faut que la couche préservatrice soit assez épaisse, résultat que l'on obtient en appliquant un grand nombre de couches successives et en ayant soin d'opérer dans un local très sec et chaud. On ne doit passer une couche nouvelle qu'après un intervalle de vingt-quatre heures. Le silicate de potasse donne de meilleurs résultats, quand on le mélange à des poudres incombustibles, telles que l'argile, la craie, le feldspath. D'ailleurs le verre soluble ne peut être appliqué sur les toiles, les décors de théâtre, car il altère les couleurs.

On imperméabilise le carton, en le plongeant pendant quelques instants dans une solution de cuivre ammoniacal. On peut encore le recouvrir de plusieurs couches de la colle suivante : sang frais défilé 3 parties ; chaux éteinte 5 parties, avec un peu d'alun.

PAPIER D'EMBALLAGE IMPERMÉABLE.

—On fait dissoudre d'une part 21 onces de savon blanc dans une pinte d'eau : on fait dissoudre d'autre part dans une pinte d'eau $1\frac{1}{2}$ once de gomme arabique avec $5\frac{1}{2}$ onces de colle.

IMPERMÉABILISATION DES TISSUS, CUIRS, PAPIERS, ETC.

—Le procédé de MM. Huleux et Dreyfus consiste dans l'emploi d'un mélange, en proportions déterminées, d'un certain nombre de produits, dont quelques-uns ont pu être indiqués, mais qui ne doivent leur efficacité qu'à leur en-

LEÇON DE BIENSÉANCE



L'ART DE METTRE SON LORGNON EN TROIS MOUVEMENTS.

semble même et aux proportions dans lesquelles on les emploie :

Cire jaune ou blanche, 1ère qualité.	2 lbs
Poix de Bourgogne.....	2 oz.
Huile d'arachide.....	2½ —
Sulfate de fer.....	1½ —
Essence de thym ou autres.....	½ —

CONSERVATION DES CHAUSSURES.

—Pour conserver en bon état les chaussures qui ne doivent pas être portées pendant un temps assez long, on conseille de les enduire de glycérine, préférablement à l'huile ou à la graisse.

COMPOSITION POUR RENDRE LE CUIR DES CHAUSSURES IMPERMÉABLE A L'EAU.

Prenez : Suif.....	½ lbs.
Graisse de porc (saindoux).....	¼ —
Cire jaune.....	2 oz.
Huile d'olive.....	2 —
Essence de térébenthine.....	2 —

Faites incorporer ces matières à feu doux. Pour appliquer cette composition sur les chaussures, il faut la faire fondre et l'étendre avec un pinceau ou une patte de lièvre dont les ongles ont été coupés. Le cuir ainsi enduit est imperméable à l'eau, comme on l'a constaté dans l'application qui a été faite de cette composition aux bottes des égoutiers de Lyon.

INCOMBUSTIBILITÉ DES TISSUS, DU BOIS, DU PAPIER, ETC.

Trempez l'étoffe que vous voulez rendre incombustible, mousseline, percaline, toile, etc., dans une solution aqueuse de phosphate d'ammoniaque : faites-la ensuite sécher : l'effet sera obtenu.

MANIÈRE DE RENDRE LE BOIS ET LES TISSUS INCOMBUSTIBLES.

—Voici un procédé qui a été couronné par la Société d'encouragement au bien. Il est dû à M. Abel Martin.

Les tissus et les bois trempés dans la solution suivante sont à l'épreuve du feu, même lorsqu'ils ont été exposés pendant plusieurs mois dans une étuve chauffée à 100 degrés. Cette composition est formée ainsi :

Sulfate d'ammoniaque.....	8 parties.
Carbonate d'ammoniaque.....	2 — 5
Acide borique.....	3 —
Borax pur.....	1 — 7
Eau.....	2 —
Amidon.....	100 —

Pour les tissus empestés, il suffit, lorsqu'ils ont été trempés et bien imbibés dans cette dissolution chaude, de les faire sécher et de les repasser comme s'il s'agissait d'un empestage ordinaire. Les décors de la plupart des théâtres de Paris sont traités aujourd'hui par ce procédé.

MANIÈRE DE PROTÉGER LES BILLETS DE BANQUE CONTRE LE FEU.

—Un inventeur allemand a imaginé un album de bank-notes, avec des feuilles en papier d'asbeste pour garantir contre le feu les notes, les chèques et les documents précieux. En les mettant entre les feuilles d'asbeste, surtout si le livre est bien serré, ils peuvent être conservés lisibles, même après avoir été exposé à un feu qui les réduise en cendres.

(The Journal of the Franklin Institute.)

PROCÉDÉ POUR RENDRE LE BOIS INCOMBUSTIBLE.

M. Forbani recommande la recette suivante :

Sulfate de zinc.....	48 lbs.
Potasse américaine.....	18 —
Alun d'Amérique.....	20 —
Oxyde de manganèse.....	18 —
Acide sulfurique à 60°.....	18 —
Eau.....	48 —

Toutes les matières solides sont versées dans une chaudière contenant l'eau à la température de 113° Fahr. Aussitôt qu'elles sont dissoutes, on ajoute peu à peu l'acide sulfurique jusqu'à complète saturation.

Pour préparer le bois, on le dispose dans un appareil spécial sur des grilles de fer, ayant le soin de laisser entre chaque pièce un intervalle d'un demi-pouce environ : après quoi, au moyen d'une pompe, on injecte la liqueur dans l'appareil, et quand tous les espaces vides sont remplis, on fait chauffer pendant trois heures. Au bout de ce temps, le bois est retiré et placé sur des grilles en bois, où on le laisse sécher à l'air libre. Ainsi préparé, il peut recevoir, sans crainte de feu, toutes les applications possibles. (Journal of the Society of Arts.)

PROCÉDÉ POUR TEINDRE LA MOUSSE EN VERT

Tremper les paquets de mousse, un ou deux jours après sa récolte, dans une solution de bleu de blanchisseuse, un peu forte, sécher ensuite à l'ombre et conserver. Pendant tout l'hiver ces mousses font de jolies garnitures de pots de fleurs ou jardinières et ne jaunissent pas.

Autre recette.—Pour teindre la mousse en beau vert, il suffit de faire sécher la mousse fraîchement cueillie et de la plonger quelques minutes dans de la teinture d'indigo.

PROCÉDÉ POUR DURCIR LE PLÂTRE

M. Julhe, dans une note présentée à l'Académie des sciences, rend compte des expériences qu'il a entreprises dans le but de rendre encore plus général l'emploi du plâtre.

De toutes les substances employées dans les constructions, le plâtre est la seule qui augmente de volume après son application, tandis que les mortiers ou ciments, et même le bois, éprouvent du retrait et des fendillements par la dessiccation. Appliqué en couches suffisamment épaisses pour résister à la rupture, il offre donc une surface que le temps et les variations atmosphériques n'altèrent pas, pourvu qu'on la tienne à l'abri de l'eau. Seulement il faut donner au plâtre deux propriétés qui lui manquent, la dureté et la résistance à l'écrasement. C'est ce que M.

UN HOMME DE BONNE VOLONTÉ



(Chez le photographe.)

Madame Patrick Flanigan.—Patrick, tâche de ne pas avoir ton air bourru de tous les jours.

CES SATANÉES CÉRÉMONIES



Madame du Haxton, (à son vieil oncle de la campagne au moment où le sucre passe).—Vous savez, mon oncle, prenez le sucre avec les pincettes, pas avec vos doigts.
L'oncle Sansfaçon.—Tu badines ; ça n'est pas chaud.
Tiens !

laisse sécher pendant un jour : on mouille le lendemain à plusieurs reprises et le badigeon devient imperméable. On peut le laver à l'eau, sans lui faire perdre sa coloration ; il augmente, au contraire, en résistance, à ce point qu'on peut le brosser sans inconvénient.

RECETTE POUR NETTOYER LES STATUETTES EN PLÂTRE

On fait une bouillie assez épaisse d'amidon, on étend cette pâte à chaud avec une spatule ou une brosse, en couche épaisse sur l'objet à nettoyer, puis on laisse sécher lentement. L'amidon se détache en écailles qui entraînent les souillures de plâtre. On peut recommencer l'opération si un premier nettoyage ne suffit pas.

QUATRAINS SANS PRÉTENTION

Au raisin

De l'existence on serait las
Sans ce beau raisin qui pullule ;
En jaunissant le chasselas
Dieu, tu nous dorés la pilule !

CALCHAS.

IL Y A PROMESSE DE MARIAGE, ETC...

Eulalie, (18 ans).—Ce qui m'embête, c'est que je ne sais jamais quoi faire de mes deux mains.
Cousin Jack.—Confiez-les moi.

CHARITE FEMININE

Lucie.—Je ne puis souffrir ce monsieur Emile, c'est un menteur impudent. Savez-vous qu'il dit partout que je meurs d'envie de me marier, et que je suis prête à accepter le premier parti qui s'offrirait !
Rose.—Mais qu'est-ce qui peut vous faire croire qu'il ment ?

IN VINO VERITAS

Au théâtre Royal.
Brindezingue.—Soifard, t'es mon ami ?
Soifard.—Oui, après ?
Brindezingue.—Dis pas à celui-là... tu vois là derrière la boîte, que je suis en fête... y me ferait payer double entrée.
Soifard.—Double entrée ! Comment ça ?
Brindezingue.—Parce que je suis rond... et que je vais voir double tout le temps.

NE M'oubliez PAS

Joe.—Je croyais que ta femme était morte depuis longtemps.
Charley.—Pour sûr. Il a trois ans.
Joe.—Alors, pourquoi portes-tu encore un crêpe à ton chapeau ?
Charley.—C'est pour me rappeler que celle dont je ne dois pas perdre le souvenir, n'est plus. Tu sais : une manière de prolonger le plaisir.

FAUSSE ALARME



Le Révérend Pogose Sambo.—Amenez-moi ici le pauvre pécheur dont j'entends les soupirs. Puisque Dieu bénit mon sermon, je le consolerais, ce cher frère.
Le diacre Colombo.—Laissez faire, cher maître. C'est le frère Trim qui vient de mettre le pied, en dormant, sur son accordeon.

Julie s'est proposé de réaliser par les procédés suivants.

On mélange intimement six parties de plâtre avec une partie de chaux grasse, récemment éteinte et finement tamisée. On emploie ce mélange comme le plâtre ordinaire pour confectionner un objet quelconque et, une fois sec, on imbibé l'objet avec une solution d'un sulfate à base précipitable par la chaux et à précipité insoluble. Il se forme du sulfate de chaux et de l'oxyde, tous deux insolubles, qui remplissent les pores de l'objet et le rendent dur et tenace.

Le sulfate de zinc et le sulfate de fer sont ceux qui conviennent le mieux. Avec le premier, l'objet reste blanc ; avec le second, d'abord verdâtre, prend en peu de temps la teinte du sesquioxyle de fer.

PAPIER INCOMBUSTIBLE A L'AMIANTE

On fait, en ce moment, des essais de fabrication d'un papier incombustible à l'aide de l'amiante. Il y a longtemps qu'on a appliqué ce minéral à la production des tissus non inflammables, mais toujours sur une petite échelle. Dans le procédé d'après lequel on fabrique ce papier qui est inattaquable par le feu, on prend :

- Amiante 80 parties.
- Silice d'infusoires 5 —
- Silicate de soude (verre soluble) à 40° Beaumé 5 —
- Pulpe de soie (pâte animale, pâte de soie) 1 1, 2 à 2 —

Cette formule reçoit, d'ailleurs, certaines modifications selon le genre du papier que l'on désire produire. La composition ci-dessus est pour la meilleure sorte de papier à lettres, et on dit que le composé en question peut aussi servir comme substance isolatrice pour les fils télégraphiques. Le procédé a été breveté par M. Dolfus, de Londres, et M. Ponty de Bruxelles.

PAPIER PRESQUE INCOMBUSTIBLE.

On prend une partie d'alun dans trois d'eau, on trempe deux fois le papier dans cette solution bouillante et on le laisse sécher.

UN BON ENDUIT

Un journal allemand donne la composition d'un badigeon pouvant s'appliquer sur les murs hourdés en chaux.

On mêle ensemble trois parties de quartz, trois parties de marbre broyé et grès, avec deux parties de kaolin calciné et deux parties de chaux nouvellement éteinte, encore chaude.

On a, de cette manière, un badigeon qui forme un silicate, s'il est souvent mouillé, et qui devient promptement dur comme la pierre.

Les quatre ingrédients mélangés ensemble forment une base à laquelle on peut ajouter toute matière colorante s'unissant à la chaux.

On applique ce badigeon un peu épais, on

PROCÉDÉS CHIMIQUES POUR MARQUER LE LINGE

Le meilleur moyen pour marquer le linge est le suivant : ayez un cachet en fer avec votre nom ou votre chiffre en relief et chauffez-le fortement, pas au rouge cependant ; couvrez avec un peu de sucre blanc bien pulvérisé la partie du linge où vous voulez mettre la marque ; appuyez fortement le cachet et la marque sera indélébile.

—Une encre très bonne pour marquer le linge, et qui est préférable au nitrate dont le prix est plus élevé et qui troue quelquefois le linge, est composée de :

- Sulfate de manganèse 1/2 oz.
- Eau distillée 1/2 oz.
- Sucre en poudre 1/2 oz.
- Noir de fumée 1/2 oz.

On mélange ces substances en une pâte semi-liquide et l'on s'en sert comme d'une encre d'imprimerie au moyen d'une estampille ; on laisse sécher, on trempe la marque dans une solution de potasse caustique, on fait sécher de nouveau, puis on lave à grande eau ; cette marque est très solide.

MAUVAIS DON

1er auteur.—Moi, je n'ai pas de peine à préparer le plan de mes romans ; c'est toujours en rêve que j'en ai l'idée principale. C'est un don.
2e auteur.—Ça doit joliment vous ennuyer de vous coucher.

LES EXTREMES SE TOUCHENT

—En voilà un grossier personnage, ce M. de la Finaudière ! Il tire devant moi un cigare de son porte-cigare bourré sans m'en offrir un. Je ne sais vraiment pas où il a volé la réputation de savoir-vivre qu'on lui a faite.

—Tu as plus de chance que moi ; car voilà deux de ses cigares qu'il me force de fumer en sa compagnie.

FAIT ET FICTION

Poulemouillée (devenant sentimental).—Après tout Coqhardi, quelle immensité de tristesse n'entrevoit-on pas dans ces mots : "Où allons-nous ?"

Coqhardi.—Dis donc Poulemouillée, t'est-il jamais arrivé de rentrer à deux heures du matin et de trouver ta femme debout à t'attendre ?

Poulemouillée.—Oui, pourquoi ?

Coqhardi.—Oh ! pour rien, mais je suppose que l'immensité de tristesse que tu vois dans "Où allons-nous" n'égale en rien celle que tu as dû voir dans "D'où venez-vous ?"

CONSEIL MATERNEL



La mère Balaïenet.—Je t'en prie, lâche moi donc la cigarette. Ça va te faire mourir.

Le jeune Duffy.—Laissez-moi donc. Mon oncle Toinou qui a toujours fumé comme le Grand Tronc a 65 ans.

La mère Balaïenet.—Oui; mais s'il n'avait pas fumé il aurait maintenant 75 ans.

UNE RÉMINISCENCE



Brigitte apercevant un costume de Luon-tennis.—Mais, alors, vous devez connaître mon garçon Patrick.

Le jeune de la Haute-gomme.—Non, madame. Où voulez-vous que je l'aie connu?

Brigitte.—Mais là! à St-Vincent-de-Paul. Lui, il en a eu pour 14 ans.

UN COUP MANQUÉ



Ephraïm Roultabosse, (le tramp).—Je veux être pendu si ce chien-là ne me fournit pas un mois de pension.

—(Et poussant un cri de désespoir).—
Au secours! Je viens d'être mordu par un chien enragé...! Ah! mon Dieu Seigneur!

Le maître de la maison, (un philanthrope).—Avez-vous beaucoup de mal, mon ami?

Le tramp.—Ce que j'o souffre! Vite, mon cher petit monsieur; un verre de whiskey! Je perds connaissance.



Le maître.—Un chien enragé! Il faut brûler cela tout de suite. Ça ne vous fera pas beaucoup mal.

Le tramp, (rencontrant un sergent de ville).—C'est la Providence qui vous envoie. Arrêtez ce vilain vieux singe. Son chien vient de me mordre.

Le sergent de ville.—Ce chien là qui vous a mordu! Mais il est en faïence!

LÓCUTIONS POPULAIRES

(RIRK DANS SA MANCHE.)



Delle de la Cinquantaine commentant le récit d'un enlèvement.—Oh ! les brutes ! Je voudrais bien en voir un venir essayer de m'enlever !
Vieux juge étouffant de rire.—Moi aussi, je serais curieux de le voir.

L'ABELLE ET LA FOURMI

FABLE

—“Quoi sur nos roses te voici !!
“Eh mais ! que diable y viens-tu faire ?”
Disait l'Abelle à la fourmi,
D'une voix railleuse et colère.
“Penserais-tu, dans ton bazar
“A transporter mon industrie ?
“Mais, sottie bête, quel nectar
“Peux-tu produire, je te prie ?”
—“Ah bah ! tu le prends un peu haut,
“Insecte orgueilleux et maussade !
“Calme-toi ; dans mon entrepôt
“On ne tient pas ta marmelade.
“Je dis *ta*, c'est pour te flatter ;
“Car l'homme en fait gain et ripaille.
“Chez nous, nul ne vient fureter,
“C'est pour nous seules qu'on travaille.”
—“Dans ces trous que trouverait-on ?
“Brins de bois, de paille ou d'ordure !
“On y voit de tout, hors du bon,
“Y compris ta triste figure.
“Je profite à tous, même à toi,
“Parasite, au labeur stérile !
—“Qui ne travaille que pour soi,
“Dans ce bas monde est inutile.”

BONSOIR

M. Tardif, (sortant du club à 1 a.m.)—Dites donc, M. Ermide, qu'est-ce que vous dites à votre femme quand vous rentrez tard.
M. Ermide.—Oh ! simplement *bonsoir* ; elle se charge de dire le reste.

ENTRE L'ANGE ET SATAN

La vie est une route étroite,
Toute pleine d'encombrement,
Où nous marchons en grand tourment,
Le diable à gauche et l'ange à droite.

L'un dit : “Fais ta trouée, exploite
Le prochain comme un instrument !
—Souffre, dit l'autre, et ne convoite
Que la paix dans l'isolement.

L'homme entre eux se débat et pleure
Et tantôt crie à l'un : “Demeure !”
Et tantôt à l'autre ; “Va t'en !”

Mais pour le sage tout s'arrange :
Par l'aile il se retient à l'ange,
Par la griffe il mène Satan !

JOSÉPHIN SOULARY.

UN CYCLONE EXCENTRIQUE

Lors du dernier cyclone qui, sortant de son pays, est venu ravager les bords du lac Champlain, un petit cottage a été transporté de toutes pièces, sans dommage, et sans que la famille qui l'habitait en ait été incommodée. Seuls, le poêle fut dérangé et les charbons éparpillés par terre. L'incendie étant à craindre, le père de famille s'empara d'un seau pour aller chercher de l'eau au puits. Malheureusement, le vent avait poussé le cottage justement dans la direction du puits, qui se trouvait complètement bouché et masqué par le plancher.

Le malheureux père de famille après avoir vainement cherché son puits, rentra affolé dans la maison en disant :

—Quelle tempête ! c'est la plus forte et la plus étrange que j'ai encore vue ; elle a enlevé le puits sans même laisser une pierre qui puisse en indiquer la place.

RÉCRÉATIONS

Voici les nombres qu'on peut faire avec trois allumettes :

III	c'est-à-dire	111
III	“	3
IV	“	4
VI	“	6
IX	“	9
XI	“	11
Total		114

On serait fort en peine, à première vue, de trouver 6 fois 13 dans 12. Cependant c'est possible. Le voici :

SOLUTION					
1	1				
2	2				
3		3			
4			4		
5				5	
6					6
7					7
8					8
9				9	
10			10		
11		11			
12	12				

13	13	13	13	13	13

CHANCE PERSISTANTE

Joseph, (40 ans).—Quand j'étais enfant, tout me prédisait un avenir brillant.
Charles.—Et maintenant ?
Joseph.—J'ai été assez chanceux ; je l'ai encore tout rond devant moi mon avenir brillant.

PENSÉES D'UN TROMBONE A COU-LISSE

Les notaires sont les emballeurs du mariage.

Les coquettes ressemblent aux girouettes.— Elles ne se fixent que lorsqu'elles sont rouillées.

Les femmes laides dét-stent les jolies femmes.— Elles croient que celles-ci leur ont volé leur part.

Un homme triste ne doit jamais être mis en faction.

Il est impropre à faire *le quat*.

Il y a surtout un moment où un mari est très vexé qu'on le sépare de sa femme : C'est lorsqu'il la bat.

La terre est bien heureuse, pensait un bossu ; elle a reçu un coup qui lui a aplati les *pôles*.

En musique, ce qui part du *chœur* n'est pas toujours juste.

Si l'eau occasionne parfois des crues, le vin, au contraire, donne bien souvent des *cuïtes*.

Ce que les médecins préfèrent palper chez leurs malades, c'est l'argent de la consultation.

CALCHAS.

PRESSION ET DEPRESSION

Elle, (après un quadrille).—Est-ce vous, messieurs Charles, qui m'avez si fort pressé la main, pendant la chaîne des dames ?

Lui.—Je n'en sais rien ; m'avez-vous en retour serré la main de vos jolis doigts roses ?

Elle, (avec indignation).—Non ! certainement que non !

Lui.—Alors, ce n'est pas moi.

PREUVE DE CIRCONSTANCE



Philomène.—Est-ce vrai, madame, que monsieur a pris la tempérance ?

La dame.—Oui. Pourquoi me demandes-tu cela ?

Philomène.—C'est que je ne peux plus garder de clou de girofle.

LES SURPRISES DE LA CAMPAGNE



Paysan qui ne s'est pas aperçu que l'écurie contient deux chevaux.—Oh ! regarde donc si ce cheval là est long !

RÈGLES DU JEU DE POKER

(Suite)

QUATRIÈME PARTIE

CITATIONS ET DÉCISIONS

Les règles maintenant citées sont coordonnées d'après Hoyle principalement. Cet auteur fait autorité sous ce rapport en Amérique.

Mais, de même que les lois les mieux étudiées, les règles de jeu les plus parfaites — et celles de Hoyle sont loin de prétendre à la perfection — sont souvent arbitraires et pleines de lacunes.

Dans la pratique il se présente souvent des cas non prévus par les règles, et il arrive parfois aussi que les règles ne soient pas assez explicites pour que leur stricte application ne soulève pas des doutes dans quelques esprits.

De là les nombreuses questions posées et les nombreuses explications demandées aux journaux spéciaux, et principalement au *Spirit of the Times*, le journal du sport et des jeux le plus répandu et le plus complet du monde.

Les décisions rendues par lui sont généralement empreintes d'un bon sens pratique et viennent bien à l'appui des règles auxquelles elles peuvent servir d'illustrations.

Nous avons donc cru bien faire en collectionnant un certain nombre dans l'intérêt de nos lecteurs. En les lisant parfaitement ils se pénétreront de la pensée de ceux qui ont rédigé et amendé les règles du jeu de poker, et ils en comprendront bien mieux les finesses qu'en apprenant par cœur les règles arides du jeu sans explications et sans commentaires.

ART. 5.

27 juin 1886. C. M. B., à New-York.

Dans une partie où ne se joue pas le *jack-pot*, lorsque tous les joueurs passent, la donne et le *blind* ne passent-ils pas vers la gauche, et le joueur devenu *blind* à son tour ne doit-il pas miser le double de la somme laissée à la poule par le *blind* précédent ?

Réponse.—Le *blind* ou l'aveugle est gagné et retiré par celui qui l'a misé si aucun autre joueur n'a demandé à le couvrir.

ART. 9.

6 février 1886. E. M., à New-Haven.

10. A, B, C, D et E jouent au poker. A donne les cartes, B met le *blind* ; A, B et C entrent

dans la partie ; D, qui s'était absenté pendant la donne, regarde son jeu et relance. Les autres objectent et redemandent leur argent en prétendant que, le *blind* ayant été couvert préalablement par eux, D n'a plus le droit de relancer. D prétend le contraire. Qui a raison ?

Réponse.—D.

20. Lorsqu'un joueur met à la poule avant son tour, a-t-il le droit de reprendre sa mise si le joueur avant lui entre dans la partie ?

Réponse. Oui. Chaque joueur doit parler à son tour.

ART. 17.

12 juillet 1881. H. H. B., de New-York.

Sept personnes jouent au poker. En distribuant les cartes après l'écart, le jeu de cartes est épuisé et le donneur est obligé de continuer la donne avec les cartes préalablement écartées. Dans ce cas doit-il mêler son écart avec les autres cartes avant de reprendre la donne ?

Réponse.—Oui.

26 août 1881. Cards, de Charleston, demande :

10. En distribuant les cartes après l'écart, le donneur est-il obligé d'annoncer le nombre de cartes qu'il prend lui-même ?

Réponse.—Oui.

20. Après les paris engagés, le donneur est-il obligé de répondre, si on lui demande combien de cartes il a prises ?

Réponse.—Non.

1 mars 1885. J. K., à New-York.

En jouant au poker, le donneur est-il tenu, avant l'ouverture des paris, de déclarer combien il a pris de cartes ou s'il s'est tenu à son jeu ?

Réponse.—Tout joueur avant d'avoir vu son jeu ou avant d'avoir parié, a le droit de demander au donneur combien il a écarté de cartes. En dehors de cette condition, le donneur n'a plus à répondre à aucune question sur ce sujet.

19 novembre 1885. O. A. F., à Avon.

A, B, C et D jouent au poker. A donne les cartes ; après l'écart consommé, B demande à A combien C a pris de cartes. Celui-ci est-il tenu de répondre ? Est-il tenu de dire combien les autres joueurs et lui-même ont écarté de cartes ?

Réponse.—Le donneur n'a pas à répondre si un joueur le questionne sur le nombre de cartes écartées par les autres joueurs ; mais il est tenu de dire combien lui-même a pris de cartes, si cette question lui est posée par un joueur qui n'a pas regardé son jeu ou fait un pari.

ART. 18.

10 mai 1881. Reader, à Charleston.

A, B, C, D et E jouent au poker. A donne les cartes et B mise le *blind*. C voit le jeu. D relance de cinq jetons. E couvre la relance ainsi que A, B et C ne voulant pas couvrir la relance, abandonnent la poule à D, E et A. Après l'écart, lequel est le premier à parier ?

Réponse.—C'est D.

10 janvier 1885. B., à Brooklyn.

A, B, C et D jouent au poker. A donne ; B est *blind* ; C et D tous deux entrent dans la partie. A relance et B jette son jeu ; C et D voient la relance. Qui est le premier à parier ? C prétend que, en passant, B lui a conféré les droits du premier en cartes.

Réponse.—C'est C qui doit parier le premier.

ART. 32.

10 octobre 1885. Suffolk Club, à Boston.

Un *jack-pot* a été ouvert en due forme. Après l'écart on s'aperçoit qu'une des cartes se trouve retournée dans celles qui doivent être distribuées. Comme ce n'est pas le résultat d'un accident de donne, certains joueurs prétendent que la donne est vicieuse. Sont-ils dans le vrai ?

Réponse.—Il n'y a qu'à jeter la carte découverte avec les écarts et continuer la distribution. La règle concernant les cartes découvertes n'est applicable que pour la donne primitive et non après l'écart. La donne est terminée aussitôt que chacun des joueurs a reçu ses cinq cartes.

31 octobre 1885. E. R., à Washington.

A, B, C, D et E forment un *jack-pot*. A donne

Les difficultés de se mettre au courant des améliorations modernes.



Le père Timothée lisant, au restaurant, l'affiche : "Si vous avez besoin, pressez sur le bouton."—J'ai beau presser, ça l'air de chasser le garçon plutôt que de le faire venir.

les cartes, C tient une main réglementaire ; mais avant que B n'ait parlé, E prend son jeu et déclare qu'il a six cartes. D, sans relever son jeu, déclare qu'il n'en a que quatre. Y a-t-il maldonne du moment que le nombre total de cartes distribuées est correct ? C prétend que la donne est valable ; que E, ayant regardé son jeu, doit être exclu de la partie ; et que D, avec ses quatre cartes, peut jouer et écarter comme les autres ; que la négligence de D et de B ne vicie pas le jeu des autres joueurs.

Réponse.—C est complètement dans son tort, et le point sur lequel il s'appuie est absolument étranger à la question. Pour juger une maldonne, il est indifférent que le donneur ait distribué un nombre total de cartes inférieur, supérieur ou même régulier. Les règles du poker doivent être appliquées strictement. Or ces règles disent que si un ou plusieurs joueurs ont reçu plus ou moins que le nombre réglementaire de cinq cartes et que l'un d'eux s'en aperçoit avant d'avoir regardé son jeu, il y a maldonne, et les cartes doivent être rabattues et recoupées. Si tous les joueurs ont regardé leurs jeux incorrects avant d'avoir déclaré l'incorrection, la donne est bonne, les joueurs en question sont exclus de la partie, et la poule est disputée régulièrement par les autres joueurs s'il y a lieu.

ART. 33.

9 août 1884. Subscriber, à Mason City, demande :

Trois personnes jouent au poker. A donne les cartes. C ouvre un *jack-pot*, et A et B le voient. B et C demandent une carte chacun ; A écarte deux cartes, mais par erreur n'en prend qu'une, et ne s'en aperçoit qu'en abattant. A tient un brelan, B et C une paire chacun. A qui appartient la poule ?

Réponse.—A celui des joueurs B et C qui a abattu la main la plus élevée.

20 juillet 1885. C. M. B., à New-York.

10. Un joueur relève ses cartes une à une pendant la donne. A la deuxième ou la troisième il s'aperçoit qu'il en reste trop devant lui. N'ayant pas regardé la dernière carte, peut-il demander que la donne soit rectifiée ?

Réponse.—Non.

20. Le fait de relever une ou deux cartes est-il considéré comme si elles avaient été relevées toutes ?

Réponse.—Oui.

30. Le joueur doit-il compter ses cartes sans les relever, et cette règle est-elle applicable également à l'écart ?

Réponse.—Oui.

ART. 34.

2 mai 1885. S. S. S.

A, B et C jouent au poker. A donne les cartes

et B mise le blind. Tous entrent dans la partie. Par mégarde c'est B qui distribue les cartes après l'écart. Les trois joueurs relèvent leur jeu sans s'apercevoir de l'erreur et C fait un pari. A prétend qu'il y a maldonne, tandis que C dit que, les jeux ayant été relevés et les paris ouverts, la donne est valable. Lequel des deux a raison ?

Réponse.—C'est C ; la donne est valable, par assimilation à l'article 34.

16 octobre 1885. C. M. B., à New-York.

10. Après l'écart s'il arrive que, par mégarde, un autre joueur que le donneur distribue les cartes et que l'erreur soit découverte avant que les cartes aient été relevées, que convient-il de faire.

Réponse.—Remettre les cartes dans leur ordre naturel et recommencer la distribution.

20. Si un ou plusieurs des joueurs ont vu leurs cartes, que devra-t-on faire ?

Réponse.—Terminer la partie comme si tout était en règle.

3 novembre 1885. C. M. B., à New-York.

10. Si un joueur donne hors de son tour et qu'on s'en aperçoive avant qu'aucun joueur n'ait relevé ses cartes, la donne est-elle bonne ?

Réponse.—Non.

20. Si un joueur a regardé son jeu, cela rend-il la donne valable ?

Réponse.—Oui.

30. Dans ce dernier cas, la donne suivante revient-elle à celui qui y avait droit, ou passe-t-elle au joueur à la gauche de celui qui vient de donner par erreur ?

Réponse.—La donne passe au joueur à gauche.

ART. 36.

13 septembre 1884. Amateur, à San-Francisco.

Tous les joueurs, y compris le donneur, ne doivent-ils pas faire leur écart avant de recevoir les cartes supplémentaires ?

Réponse.—Oui.

ART. 37.

6 septembre 1884. M. J., à Culpepper.

Dans une partie, A prend trois cartes, B en demande autant, et C, le donneur, prend également trois cartes, mais les remet au talon sans les regarder. Suivant les règles du jeu, n'est-il pas obligé de prendre les trois cartes en question et d'en écarter trois de son jeu ?

Réponse.—Certainement.

17 janvier 1885. Caliph, à New-York.

A donne les cartes ; à son tour de parole il déclare prendre trois cartes et place celles-ci devant lui. En regardant son jeu il s'aperçoit qu'il ne lui faut qu'une carte et prend la première de celles qui lui étaient destinées. Aucune objection n'est faite avant que le donneur suivant n'ait ramassé les cartes pour les battre, y compris, bien entendu, les deux cartes en question. En réponse à cette objection, A réclame la poule ou, s'il n'y a pas droit avec la main qu'il tient, il demande les deux cartes d'écart qui lui

revenaient, d'autant plus qu'une paire qu'il tient est supérieure aux *maïns* de ses adversaires. Gagne-t-il la poule ?

Réponse.—Non.

14 février 1885. Oil City, à Bradford.

Après l'écart, A demande une carte qui lui est donnée. B indique par signe qu'il s'en tient à sa main. A demande alors une carte additionnelle, pour en avoir deux au lieu d'une. B dénie à A le droit de demander cette seconde carte. A-t-il ce droit ?

Réponse.—B est parfaitement dans son droit.

Les joueurs n'ont le droit que de faire un seul écart et sont obligés de prendre le nombre de cartes par eux demandées.

21 mars 1885. P., à Macon.

Après avoir distribué les cartes en seconde donne, le donneur dit à haute voix : " J'en prends trois," et, après avoir ces trois cartes devant lui, regarde son jeu pour faire son écart. Il s'aperçoit alors qu'il ne lui faut qu'une carte. Suivant la règle du jeu, n'est-il pas obligé de prendre les trois cartes qu'il a déclaré vouloir se donner ?

Réponse.—Evidemment. La règle est formelle sur ce point.

(A suivre.)

CRUAUTE

Maud.—J'ai rencontré une personne ce matin, qui m'a fait de vous un éloge passionné.

Madame Flirté.—Oh ! dites-moi qui c'est !

Maud.—Monsieur Flirté, votre mari.

Madame Flirté.—Vous êtes un monstre de cruauté, j'ai envie de vous arracher les yeux.

SON PREMIER TEMOIN

Robineau junior, avait enfin attrapé sa première cause. Fier comme Artaban, il avait étonné les habitués de la Cour du Recorder, par son entrée majestueuse, et la quantité considérable de livres de loi qu'il charriait sous son bras. La cause est appelée, et à sa grande surprise le premier témoin appelé est Robineau senior, son auguste père, qui quoique d'une grande jovialité, n'a pas l'habitude de plaisanter en famille.

Robineau jeune.—Votre nom ?

Robineau père.—Jean-Baptiste Robineau, pas l'avocat, mais celui dont le nom vaut quelque chose quand il le met sur un papier.

Junior.—Où demeurez-vous ?

Senior.—A Montréal, dans une maison, où l'on ne rentre plus après onze heures sans qu'il en cuise.

Junior.—Êtes-vous marié ?

Senior.—Je crois que si je ne l'étais pas tu serais dans une fâcheuse position, mon garçon.

Robineau junior perdit sa cause, mais il apprit qu'il fallait préparer avec beaucoup de tact les interrogatoires préliminaires.

AU PLUS PRESSÉ



Gamin.—Aie ! la mère vous montrez vos jambes !

La vieille.—Ne te fais pas de mauvais sang, mon garçon. Mes jambes durent depuis 70 ans, tandis que j'ai un chapeau neuf d'hier.

UN ENVIEUX

M. Padotel, célibataire.—Sais-tu, Bénédicte, que ton bonheur domestique me fait envie.

Bénédicte.—Mais, animal ! tu as l'en belle d'être aussi heureux que moi ; marie-toi. Tu n'auras plus aucune raison pour m'envier.

M. Padotel.—Réflexion faite, je t'avouerai qu'entre les deux, j'aime encore mieux le plaisir d'envier ton bonheur.

LA VRAIE MANIERE DE COLLECTER

Le propriétaire d'un journal de l'Ouest publie sous ce titre la note suivante :

" Nous nous sommes décidé à faire un voyage d'études dans le Sud ; nous avons confié, pendant notre absence, la direction du journal à notre épouse. Comme quelques-uns de nos abonnés en retard dans le paiement de leur souscription ne connaissent pas notre femme aussi bien que nous, nous les engageons vivement, dans leur intérêt, à payer leur compte, sans discussion, quand elle ira le leur réclamer.

ELLE EST DE LA SOCIETE

Lui.—Vous a-t-il jamais pris fantaisie, par une de ces belles nuits d'été, alors que tout est calme et qu'on se sent bien seul, de vous adresser à la lune, et de lui parler de vos sentiments les plus intimes.

Elle.—Non, jamais ; la lune ne m'a jamais été présentée, je ne la connais que de vue ; elle n'est pas de mon monde.

INFLUENCE DU SOL

Client.—Je vous rapporte votre sucre ; je n'ai jamais rien vu d'aussi falsifié ; il y a plus de sable que de sucre.

Epicier.—Comment, falsifié ! Mais, mon cher monsieur, c'est sa nature ; il vient des Antilles. Vous savez, rien que des terres de sable par-là.

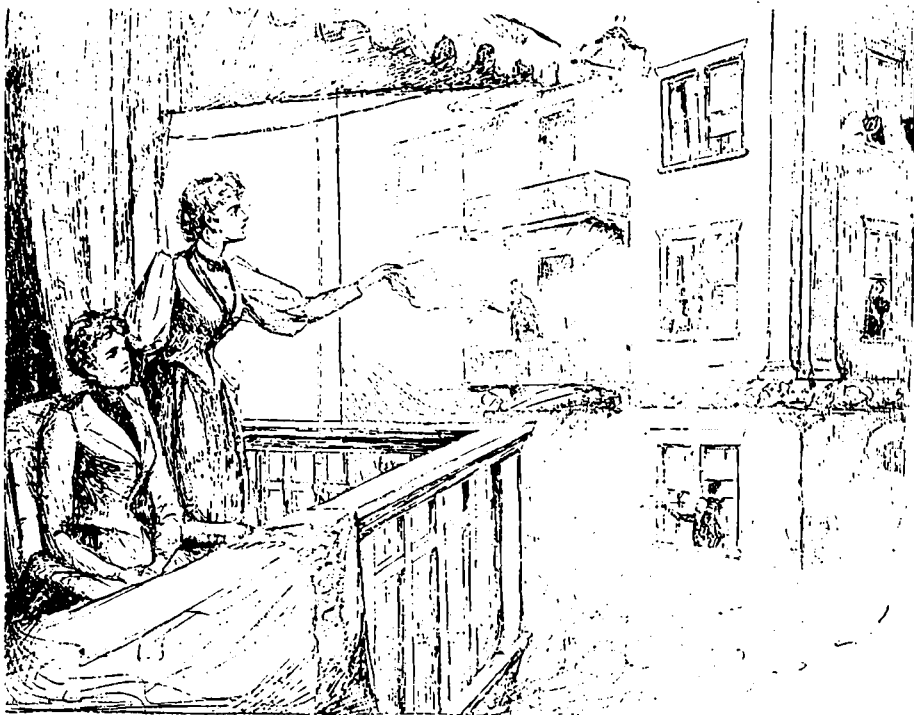
LES YACHTS PERFECTIONNÉS



Voie du rirage.—Attention, vous allez tout droit sur un roc.

L'excursionniste.—Ne crains rien mon petit homme, je passerai bien pardessus.

LA VANITÉ DES HOMMES



Clara.—Amusons-nous une petite minute. Je vais agiter mon mouchoir et je te parie que je lève vingt cinq idiots de toutes les fenêtres d'en face.

UN INCONVÉNIENT



Delle Tourange.—Mais pourquoi installez-vous votre cheval sur cette boîte ?

Le capitaine Longuegigue.—Pour le monter plus facilement. Autrement, faudrait que je me mette dans un trou.

MOYEN DE RECONNAITRE L'ÂGE DES CHIENS ET DES CHEVAUX

Les mâchoires du cheval sont garnies de trois sortes de dents, ainsi réparties : à chaque maxillaire, six incisives et douze molaires ; et, pour le mâle seulement, les deux canines ou crochets ; quelquefois cependant ces derniers apparaissent aussi chez la femelle, mais à l'état rudimentaire.

La partie lisse, entre les canines et les molaires, se nomme *barre* : c'est sur cette lacune de la mâchoire inférieure que le *mors* agira.

Les incisives se subdivisent en haut et en bas en *pinces* (celles du milieu) ; *mitoyennes* (les suivantes, une de chaque côté) ; enfin les *coins* (les deux dernières aux extrémités).

Sans entrer dans les détails délicats de la connaissance de l'âge du cheval, nous dirons que le moment le plus facile pour cette intéressante constatation est la jeunesse du poulain. Les dents de *lait* ou *caduques* se montrent quelques jours après sa naissance : on voit poindre aussi à chaque mâchoire les deux *pinces*. Les *mitoyennes* arrivent à trois à quatre mois, l'une à droite, l'autre à gauche des premières ; enfin, à six mois, paraissent les *coins*.

A cette dentition succède, à deux ou trois ans, une nouvelle série d'incisives dites de *remplacement* : elle se produit dans le même ordre et à des intervalles de six mois.

Les dents de lait, plus blanches que celles de remplacement, sont étroites et ont à leur base un rebord ou collet. Il existe sur la table dentaire limitant la partie supérieure de chaque incisive, et dans son milieu, une cavité oblongue entourée d'émail, qui s'enfonce dans la dent comme un cornet, tapissé à l'intérieur par une substance noirâtre dite *germe de fer*. La courbe ovale de cette poche se rétrécit en s'usant et finit par disparaître.

Les dents de lait ou caduques ont le tranchant supérieur externe un peu plus haut que le bord interne ; lorsque le premier arrive à être sur le même niveau que le second, la dent est dite *rasée*.

Chaque degré d'usure des deux sortes d'incisives correspond à une époque à peu près déterminée.

De quinze à vingt mois, toutes les incisives inférieures sont rasées. A trois ans, les deux pinces sont déjà des dents de cheval. A quatre ans, les deux mitoyennes le sont devenues, ce qui fait quatre. Enfin, à cinq ans, les deux coins complètent les six dents de cheval à la mâchoire inférieure : elles sont alors toutes sorties.

Les incisives supérieures s'usent plus lentement que les inférieures, les cavités de leurs pinces disparaissent vers la huitième année.

Il est bon de remarquer un caractère distinctif qui ne paraît jamais avant sept ans : c'est l'échancrure, dite *queue d'aronde*, à la partie postérieure externe des coins de la mâchoire supérieure.

Pour préciser, avec connaissance de cause, l'âge du cheval, il a fallu acquérir de l'expérience au moyen de l'étude constante de l'animal vivant ; encore faudrait-il avoir des données exactes sur la provenance du sujet examiné. Les traités ne suffisent pas et la question est délicate : l'œil de l'observateur exercé trouvera encore des indices en inspectant l'usure des formes successives de la table dentaire dont les coupes d'abord ovales, s'arrondissent, deviennent triangulaires, polygonales, etc. Enfin la forme générale de la dent et sa longueur, ainsi que son grognathisme (déviation angulaire en avant), donnent quelques certitudes aux experts, au témoignage desquels il sera toujours bon d'avoir recours. (Extrait du journal *la Jeunesse*.)

Le chien adulte possède quarante-deux dents ainsi disposées : incisives 3-3 3-3, canines 1-1 1-1, molaires 6-6 7-7, en tout vingt à la mâchoire supérieure et vingt-deux à la mâchoire inférieure.

Les *incisives* sont au nombre de douze, dont six à chaque mâchoire. Celles du milieu s'appellent *pinces* ; celles qui viennent après, de chaque côté, *mitoyennes*, et les dernières *coins*. Les *pinces* sont plus grandes que les autres, et les supérieures sont toujours plus fortes que les autres. Les dents incisives offrent une forme remarquable ; leur bord tranchant est divisé en trois lobes, dont la réunion représente assez bien un trèfle ou une *fleur de lis*.—Après celles-ci viennent les *canines* ou crocs, au nombre de quatre, une de chaque côté. Elles sont longues et pointues ; les supérieures plus fortes que les inférieures.—Puis viennent les *molaires* ou machelières, au nombre de vingt-six, douze à la mâchoire supérieure et quatorze à l'inférieure. Les trois premières molaires en haut et les quatre premières molaires en haut et les quatre premières en bas, de chaque côté, en haut et en bas, offre deux lobes tranchants ; c'est la *carrossière* ; les deux dernières de chaque côté sont à *couronne plate* ; ce sont les vraies molaires.

Le chien naît avec toutes ses dents de lait ; celles-ci sont remplacées dans l'espace de six à huit mois ; les pinces et les mitoyennes tombent les premières, puis les fausses molaires. C'est

aux dents que l'on reconnaît généralement l'âge du chien. Jusqu'à deux ans les dents sont blanches et tranchantes, et les incisives ont la fleur de lis bien marquée.—A deux ans, les pinces inférieures rasent c'est-à-dire que les lobes disparaissent.—De deux ans et demi à trois ans, les mitoyennes inférieures rasent et les pinces supérieures commencent à s'user.—De trois ans et demi à quatre ans, les pinces supérieures rasent, et les incisives et les crocs perdent leur blancheur.—De quatre à cinq ans les mitoyennes et les coins s'émoussent et les dents jaunissent.—A six ans, les dents ne fournissent plus d'indices certains : elles deviennent de plus en plus mousses et inégales et prennent une teinte noirâtre. Il faut remarquer, que l'usure des dents est plus ou moins rapide, suivant le genre de nourriture des chiens ; ainsi, il est bien évident que celui qui ne mange que des soupes et des pâtées conservera sa dentition intacte bien plus longtemps que celui qui broie beaucoup d'os.

Quelques autres signes décèlent l'âge du chien ; de cinq à six ans, le poil commence à blanchir sur le museau, puis autour des yeux, et bientôt la teinte grise s'étend sur toute la face. A sept ans, le chien commence à marcher sur le talon ; il lui vient ensuite de la callosité à la pointe des jarrets ; les ongles creux et plats s'allongent et font le demi-cercle comme ceux d'un blaireau ; les yeux perdent leur lustre, et lorsque la vue devient trouble, l'animal décline rapidement.

UN BON NATUREL



Dani.—Tiens, voilà ta femme ; elle n'a pas l'air commode.

Souffretout.—Je ne te dis que cela. Elle n'a encore ri qu'une bonne fois : quand je me suis cassé la jambe.

UNE SURPRISE



Au moment où le voleur est à se déchausser, il entend une voix de l'intérieur lui crier : — Garde tes bottes, mon vieux ; faut que tu viennes à la police avec moi.

SOINS A DONNER AUX ANIMAUX

Sans vouloir humilier la race humaine, quoique je sois forcé d'avouer que la supériorité comme instinct et développement serait certainement en faveur des derniers, il y a de grands points de rapports entre l'éducation des enfants et l'éducation des animaux.

Sans songer aux nombreuses exceptions qui peuvent se présenter à la force de leurs paroles prises au mot, les médecins disent souvent : " Si l'enfant ne veut pas manger, laissez-le, ne vous en inquiétez pas ; quand il aura faim, il saura bien manger : laissez-le boudier sur son ventre."

Ces arguments peuvent très bien réussir avec certains enfants d'organisation robuste, mais on ignore le nombre d'enfants qui sont tués par ce régime.

J'ai connu une petite fille de quatre ans qui s'était légèrement brûlée à la langue ; les aliments en passant lui occasionnaient une douleur assez vive, et elle mit dans sa petite tête de ne plus manger. Le médecin dit : " Laissez-la : elle n'est point malade de l'estomac ; elle saura bien manger quand elle aura faim."

Il est évident que, lorsque son petit estomac lui tira, elle avala quelques bouchées de potage, qui le calmaient, et en même temps ravivaient la douleur de sa langue ; en même temps, cet estomac s'habituant à peu ingurgiter, l'enfant devint triste. On la grondait, au lieu de chercher à la distraire, de peur de la gêner ; au bout de huit jours, elle avait maigri, elle était devenue pâlotte, et avait pris l'habitude de manger comme un oiseau ; il fallut changer de système, et lui céder, c'est-à-dire chercher à la distraire, à l'égayer, au lieu de la gronder ; on lui remit des récompenses, si elle mangeait, on lui conta des histoires, et elle finit par se remettre. Il y a des enfants plus entêtés, et qui se laisseraient plutôt mourir que de céder. Que d'enfants meurent au moment où on les sèvre, parce qu'on use de trop de rigueur ! Combien d'autres sont rachitiques en contractant des maladies pour leur vie, parce qu'on les laisse pleurer et crier !

Il en est de même pour les animaux. Il ne faut pas se butter avec eux, si l'on ne veut risquer de devenir cruel. Un vétérinaire m'a raconté qu'un chien lui était mort dans les mains dans une contraction nerveuse pour ne pas avaler une purgation qui lui déplaisait ; peut-être l'aurait-il prise de la main de son maître, ou par la douceur.

Le griffon, par exemple, de race pure, est d'une grande intelligence, mais on n'en fait rien par la brutalité. J'en ai eu deux successivement, et dans les commencements j'ai essayé de les corriger, comme on me conseillait, pour les dresser. Je n'arrivais à rien, sinon à les faire devenir hargneux, et vindicatifs.

Par la parole, le raisonnement je suis arrivée, d'abord à leur faire prendre des habitudes de propreté absolue ; ainsi mon chien actuel, s'il lui arrive peut-être deux fois dans l'année de s'oublier, encore est-ce vraiment le résultat d'avoir été enfermé trop longtemps ; je n'ai qu'à lui faire voir du doigt, et à lui répéter :

— Tu as été sale ! Oh ! le vilain sale ! vilain sale !...

Il est tout d'abord honteux et se cache comme s'il avait reçu cent coups de fouet. Alors j'ajoute :

— Allons ! tu ne le feras plus ? viens demander pardon !

Aussitôt, il sort de sa cachette avec un frémissement de queue, mais la tête encore basse, s'approche en contournant, et avec des mines des plus expressives, vient me lécher la main ; et il ne recommence plus !

Je le laissais monter sur des fauteuils munis de housses fanées. On me dit : " C'est une mauvaise habitude que vous lui donnez ; vous ne pourrez plus l'empêcher de monter sur de beaux meubles ; donnez-lui un bon coup de cravache, chaque fois ! "

Je m'en suis bien gardé, comme on peut l'imaginer, car je ne le frappe jamais. Quand on a retiré les housses, je lui ai mis un coussin par terre et je lui ai dit très doucement : Couche là ; il ne faut plus monter sur les fauteuils ; non, c'est défendu maintenant... Non, il ne faut plus ! " Il a regardé les fauteuils, il s'est mis sur le coussin et il n'a jamais monté, sauf une fois ; il a essayé, et je lui ai dit : — Eh ! bien, qu'est-ce que tu fais là ? — C'est défendu ! Veux-tu bien descendre !

Il n'a plus recommencé.

Un jour, il met ses deux pattes de devant sur un fauteuil, et il me regarde pour demander la permission, je lui dis :

— Oui ! je te le permets.

Alors, il saute dedans, mais il a l'air fort étonné. Il se dit sans doute :

— Quelle capricieuse, ma maîtresse ! un jour elle veut, un jour elle ne veut pas !

Mais pour en revenir à la nourriture, c'est tout à fait à faux que j'ai entendu dire :

— S'il ne mange pas sa soupe, laissez-la lui tant qu'il la mange.

C'est faux, aussi bien pour le chien, pour le chat, pour le cheval, pour l'oiseau, etc. La bête peut avoir un motif personnel pour ne pas manger ; l'appelle personnel, avoir son estomac chargé et pas disposé aux aliments. Ou bien, la nourriture qu'on lui présente, pour un motif dont on se rend pas compte, peut-être une odeur, lui répugne. Dans ce cas, le motif de répugnance ne fera que s'accroître avec le temps. Dans le premier cas, l'attente provoquera le dégoût.

Bien sûr, la bête comme l'enfant ne se laissera pas mourir de faim, mais elle ne mangera que pour se soutenir et elle dépérira bientôt.

Il ne faut donc jamais s'obstiner à laisser plus de deux jours la même nourriture devant un animal.

Ainsi, un cheval qui laisse intacte la botte de foin qui est devant lui, vous pourriez la lui laisser huit jours tout aussi bien, il n'y touchera guère et dépérira.

J'ai vu des bestiaux auxquels on retirait une botte de foin, par exemple, dont ils ne voulaient pas ; on la leur représentait, ils la reconnaissent parfaitement au flair. Il fallait qu'elle fut éventée pendant longtemps.

Une jeune femme qui venait de perdre sa mère, entre à mon service un jour, avec une chatte déjà âgée que cette mère aimait beaucoup.

Cette pauvre chatte était bien maigre et bien triste. Sa jeune maîtresse, qui prétendait cependant y tenir beaucoup, lui donnait certainement à manger, mais sans l'accompagner de gaietés.

— Elle ne veut pas manger me disait-elle. Tiens, voilà ta soupe d'hier, ajoutait-elle, et elle lui poussait une écuelle : mange.

La bête flairait l'écuelle, regardant sa mai-

tresse d'un air timide, et allait se recoucher. Cependant elle vivait, elle avalait peut-être une bouchée de temps en temps, mais elle était maigre à faire pitié et avait à peine la force de se tenir sur ses jambes. Parfois elle voulait tenter de monter sur les genoux de sa maîtresse, qui la repoussait, en lui disant :

— Tu me salis ! va donc sur ton lit !

Elle me faisait pitié ; je lui portai un jour un peu de lait chaud et sucré et quelques bouchées de viande. Sa maîtresse me dit : Voilà trois jours qu'elle ne mange rien.

— Tiens, mange, lui dit-elle, le lui mettant par terre.

La bête ne mangea pas.

Je la pris sur mes genoux, la caressai en lui parlant ; je lui mis un baiser sur la tête, et je lui présentai la viande ; la pauvre chatte essaya d'avalier une bouchée, puis deux ; elle consentit à laper un peu de lait. Son estomac était tellement resserré, qu'elle ne pouvait en prendre plus à la fois. Mais le lendemain elle mangea davantage à mon instigation ; une autre personne de la maison, compatissante aussi aux animaux, l'appelait souvent sur ses genoux et la faisait manger, et au bout de peu de temps elle redevenait belle et se roulait toute joyeuse au soleil. Il faut si peu de chose souvent pour contenter une bête ou un enfant, un semblant, une petite complaisance.

Les bêtes, comme les enfants, ont besoin d'être aimées, caressées ; elles comprennent quand une atmosphère d'affection les entoure.

Beaucoup de gens ne voudraient pas faire du mal à un animal, c'est-à-dire le tuer, le malmenier même, mais il ne leur viendra jamais un mot caressant à la bouche, un élan de tendresse. En général, ces personnes ont le cœur dur et égoïste, l'âme sans délicatesse. Pour moi, je n'aurais aucun plaisir à avoir un de ces chiens qui ne s'approchent qu'en rampant et tremblant aux pieds de leur maître, pas plus que de voir un enfant sournois et craintif, des plantes contraintes en dépit de leur tempérament. J'aime à voir chacun, bêtes et gens, et mêmes plantes, jouir de son libre arbitre, avoir son quant à soi, sa volonté personnelle, tout en se conformant aux règles nécessaires à la vie sociale.

LEÇON PERDUE

M. Baillet. — Je regrette de vous voir encore sous l'influence de la boisson, Edouard. Je lisais l'autre soir qu'un homme ivre avait pris feu et avait été entièrement consumé en voulant souffler une lampe. C'est un cas prouvé de combustion spontanée. C'est là une leçon qui doit vous faire réfléchir, mon ami.

Edouard. — Pour sûr... bien fort... il n'aurait pas dû se tenir aussi sec.

UN HOMME MAL PRIS



Estelle. — Enfin, nous voilà fiancés, Maurice et moi. Je l'ai poussé au pied du mur, hier soir.

Julie. — Tiens, comme moi ! A moi, c'est avant hier qu'il a fait la promesse. En voilà un qui va rudement passer son temps entre nous deux.

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

L'Aigle-Bleu ne voulait probablement pas entendre la fameuse histoire de Tomaho ; il y coupa court.

— Mon frère, dit-il, craind que je lui tende une embûche ?

— Cependant il a vu le prodige.

— Mais cela ne suffit pas.

L'Aigle-Bleu recula de quelques pas et dit avec une grande solennité dans le geste et dans la voix :

— Par les os de mes pères, par la mort et la vie, par le Vacondah, par ma hache et ma lance, par tout ce qu'il y a de plus sacré, je jure que je ne tends aucun piège au sachem Tomaho !

— Que rien dans ce que je lui demande ne peut nuire aux intérêts du comte de Lincourt auquel il est associé à cette heure !

— Que ma langue soit paralysée, si je mens.

— Il ne s'agit que de protéger Rosée-du-matin.

— Je te crois, frère, je te crois dit vivement Tomaho.

— Mais, Aigle-Bleu, pourquoi donc as-tu été mon ennemi ?

Le chef secoua la tête.

— Ami, dit-il, songe que depuis une heure tu es changé.

— C'est vrai.

— Autrefois, j'étais tout autre.

— Puis j'ignorais les desseins du Sauveur sur toi.

— Je voudrais bien savoir ce qu'il compte faire de moi.

— Tu étais cacique, tu es toujours sachem mais tu seras empereur.

— Moi ? ...

— Oui ...

— Cependant mes frères se sont révoltés contre mon autorité.

— Oui, mais cette fois tu n'auras qu'à ordonner pour être obéi.

— Tu possèderas le signe.

Et le sachem ouvrant son manteau, fit étinceler aux yeux du géant le fameux croissant de diamant qui représentait pour les sauvages l'arc de délivrance.

Tomaho se mit respectueusement à genoux.

Le croissant était pour les Indiens ce que l'arche fut pour les juifs.

L'Aigle-Bleu tendit la main au géant et le releva.

Tomaho avait l'air confus.

— Si j'avais su, murmurait-il, que tu portais le signe, je t'aurais parlé moins familièrement.

— Mon frère, dit le sachem, l'homme n'est rien.

— Le signe est tout.

— Tu le verras un jour, quand l'heure de l'établir sur le trône sera venue.

Tomaho exultait d'espoir.

Mais l'Aigle-Bleu ayant sans doute obtenu tout l'effet qu'il voulait produire et ne tenant peut-être pas à répondre aux mille questions dont le géant semblait vouloir l'accabler, l'Aigle-Bleu, disons-nous, brusqua les choses.

— Frère, dit-il, l'heure de nous quitter est venue.

En ce moment, le comte de Lincourt et le colonel d'Éragny ont reçu un message le annonçant que la ville d'Austin n'est pas si

— Va trouver le colonel.

— Dis-lui que tu as entendu parler dans le comte de l'avis qu'ils ont reçu et que tu t'offres pour veiller sur mademoiselle d'Éragny.

— Ils savent que tu vauds mieux que cent hommes.

— Ils accepteront.

— Bon ! fit Tomaho.

— Je n'offenserai pas mon frère en lui rappelant que je suis un excellent homme et que me tromper serait une chose indigne d'un guerrier qui porte le signe du Sauveur.

— Va et sois en paix.

— Aigle-Bleu, ma vie est à toi et à notre Messie, sauf mes engagements, l'honneur et la loyauté, en réservant aussi mes amis les trappeurs.

— Cacique, sois sûr que ta conscience ne te reprochera jamais rien.

— Ton cœur est trop pur pour qu'on te demande une infamie.

— Tu es et tu resteras aussi honnête qu'un de ces braves ours gris qui vont droit au but sans détour.

— Veille sur Rosée-du-Matin.

— Le Vacondah te protège.

— Que l'Aigle-Bleu compte sur moi ! dit Tomaho.

Et les deux hommes se séparèrent.

Mais Tomaho s'étant retourné, s'aperçut qu'il laissait, lui, Tomaho, ainsi que l'Aigle-Bleu, une sorte de traînée lumineuse derrière lui.

Dès lors il ne douta plus de ses hautes destinées.

Il allait, joyeux, léger, murmurant de temps en temps :

— Quand je serai empereur... l'infâme Orélie... on verra...

Mais tout à coup il se frappa le front et s'écria :

— Tête d'oiseau !

— Je n'ai même pas songé à demander à l'Aigle-Bleu de prier le Messie de me rendre un service.

— Mais patience !

Il songeait, le géant que le Sauveur Indien pourrait lui donner, en même temps que l'empire, une impératrice à sa taille.

Tom ho, en arrivant au camp, se rendit sur le champ à la tente du colonel, qu'il trouva en conférence avec le comte de Lincourt.

Le colonel avait reçu d'Austin le message suivant de son correspondant chargé par lui et le comte de veiller à leurs intérêts dans la ville après leur départ :

— Gentleman,

— J'ai l'honneur de vous avertir qu'il y a guerre civile à Austin depuis que le gouverneur don Lopez y Matapan a disparu si singulièrement.

— Le convent ou se trouve mademoiselle d'Éragny sera très-probablement respecté ; comme tous les autres établissements religieux.

— Néanmoins j'imagine que si vous m'envoyez un homme solide, le cacique Tomaho, par exemple, en certain cas sa présence pourrait être utile, ne serait-ce que pour se mettre à la tête de l'espèce de garnison de braves que le convent, comme de coutume, entretient à son service.

— Veuillez agréer, etc, etc.

— Jacques DAVIS.

— E.-S. Ne vous alarmez point inutilement.

— Je vous demande un homme fort, brave, vigoureux, qui paie d'exemple et qui entraîne les autres.

— Le cacique me suffirait pour jouer ce rôle dans le cas, très-peu probable, où cela deviendrait nécessaire.

Lorsque Tomaho parut, le colonel et le comte, après avoir mûrement pesé la lettre, allaient faire appeler le Cacique, quand il se présenta.

— Ah ? Cacique, vous arrivez fort à propos ! dit le colonel.

Et il lui lut le message.

Tomaho sourit et se déclara prêt à partir sur-le-champ.

— Nous vous recommandons, lui dit le comte, de suivre en tous points les avis de Jacques Davis.

Tomaho pensa que ce Jacques Davis, qui avait écrit cette lettre, devait être inspiré par le sachem apache, l'Aigle-Bleu ; qu'en conséquence Sable-Avide et ce Davis s'entendraient.

— Done, lui, Tomaho, n'aurait à s'inquiéter de rien, à décider de rien.

L'heure venue, il frapperait si cela était nécessaire.

Or taper sur les ennemis de mademoiselle d'Éragny, et n'avoir pas à réfléchir, cela semblait très-agréable à Tomaho.

Il partit donc le lendemain matin pour Austin, le cœur léger.

CHAPITRE XXXIII

Les convents du Mexique sont d'étranges convents. Vu les dangers constants qui naissent des agitations politiques ou autres, les convents ont tous des issues souterraines pour faciliter l'évasion des bonnes sœurs en cas de péril.

Or la Couleuvre, qui savait toutes ces choses, avait basé ses projets sur la connaissance de certains détails.

Il connaissait un certain Mendès-Nuez, grand diable de jenne homme à poils noirs, à cheveux érepus, un peu maigre, comme tous les chats de gouttières, mauvais garnement s'il en fut jamais, tempérament de spadassin, viveur à outrance, bon enfant au fond, sans aucune moralité, capable de tout, incapable de rien, susceptible d'un bon mouvement, mais plus encore d'un mauvais, au demeurant le meilleur garçon du monde en face d'un camarade offrant à boire dans une taverne.

Et c'est ce que faisait la Couleuvre le lendemain même du jour où il prit l'engagement de livrer mademoiselle d'Éragny.

Il prit une bourse à travers les mailles de laquelle brillait de l'or, la mit dans la main de Nuez.

Mendès fit danser les pièces, qui rendirent leurs tintements clairs, puis il voulut rendre la bourse en soupirant à la Couleuvre qui refusa.

— Gardez donc ! dit-il.

— C'est un prêt.

Mendès-Nuez empocha prestement la bourse et, tendant la main à la Couleuvre, lui dit en souriant :

— Vous avez donc besoin d'un second pour quelque bonne affaire ?

La Couleuvre se contenta de sourire et de dire :

— Allons donc dîner, señor Nuez !

Et bras dessous, bras dessus, ils s'en étaient allés à la taverne.

La Couleuvre avait le respect de tous, étant une puissance.

— Mon cher, dit la Couleuvre à Nuez, vous n'avez donc pas fait votre palote hier, pendant l'affaire des pirates ?

— Au contraire. J'avais la ceinture garnie hier soir ; mais j'ai joué et j'ai tout perdu.

— Tant mieux ! dit la Couleuvre.

— Comment, tant mieux !

— Oh oui !

— Cela ne me donne-t-il pas l'occasion de vous obliger ?

—Et puis, malheureux au jeu, heureux en amour, cher ami.

—Vous allez avoir quelque bonne fortune.

Nous avons dit que mademoiselle D'Aurigny était restée au couvent d'Austin sous la garde de sa gouvernante appelée Conception. Conception était une bonne et honnête fille désolée d'avoir dépassé l'âge et l'imagination toujours remplie de chimères comme si elle était toujours restée à vingt ans.

N'ayant rien à faire au couvent du matin au soir la jeune fille et sa gouvernante épuisaient naturellement tous les sujets de conversation. Conception aimait surtout à parler de ses vagues et poétiques aspirations vers ce qu'elle appelait son idéal.

—Mais, disait-elle, je n'ai eu qu'un amour vrai, et encore ce n'était pas mon idéal.

—Tiens !... pourquoi ?...

Conception rougit un peu et dit :

—Voilà... j'aime les hommes grands, forts, très grands, très forts, des colosses.

—Drôle de goût ! fit Blanche.

—Eh bien ! je voudrais être aimé d'un homme qui dominât tous les autres par taille.

—Je le voudrais beau et bon.

—Je l'aimerais à la folie.

—Une fois, j'ai eu un peu d'espoir.

—Du haut de nos terrasses, j'ai vu un chef indien, un géant superbe, un demi-dieu d'autrefois.

—Il jetait en l'air les gens d'Austin, comme d'autres lancent leurs bonnets par dessus leur tête.

—C'était beau à voir.

—J'avais préparé un moyen de correspondre avec ce chef.

—Il est parti avant que j'aie pu lui envoyer une lettre.

—Il s'appelait Tomaho.

—Un ancien cacique !

—Oui.

—Mais je le connais bien ; c'est un ami de mon père. On m'a cité des traits de bonté charmants de mon sauvage.

Et toutes deux continuèrent à causer de mille choses.

A cette heure, Tomaho entra dans Austin.

Il allait, avec Sable-Avide, se mettre à la disposition du correspondant du comte.

Celui-ci rassura Tomaho.

—Nous avons eu des troubles, dit-il, mais ils sont apaisés.

—Le couvent est solide, bien gardé, de facile défense.

—Toutefois, dès demain, je prendrai des informations.

Puis il ajouta :

—Cacique, au premier péril, je vous ferai mander.

Libre de son temps, Tomaho s'en fut à la taverna avec Sable-Avide.

A eux seuls, ils firent faire autant de recettes au tavernier que tous les autres consommateurs réunis.

Tout se passa le mieux du monde, et Tomaho s'en fut dormir avec Sable-Avide dans une hôtellerie.

CHAPITRE XXXV

Le lendemain, dans la ville, grande fête : Le soleil se levait splendide.

Austin offrait un coup d'œil admirable.

Qui n'a point vu une ville d'Espagne, d'Italie ou de l'Amérique méridionale, le jour de la Fête-Dieu, ne peut se faire une idée des magnificences d'une procession catholique en ces pays.

Les rues étaient jonchées de tapis et de fleurs.

Les maisons, enguirlandées, étalaient tout le long des murs les plus précieuses étoffes.

Les reposoirs étincelaient d'or et d'argent.

Pas une âme sous les toits ; tout le monde dehors.

Partout une animation et une joie immenses.

Ce jour-là, moines, sœurs, prêtres, confréries, autorités civiles et militaires, population, en costumes de gala, se déroulent en files majestueuses derrière le Saint-Sacrement.

Les bannières flottent au vent, l'encens fume, remplissant l'air de ses parfums, les chants, graves et purs, montent au ciel.

Des trésors s'étalent en pleine lumière, dévotement portés.

Ce sont les châsses des saints, les ornements précieux, les chasubles resplendissantes.

Les diamants, les perles, les topazes et les rubis étincellent.

C'est un éblouissement pour le regard.

Et les jeunes filles en blanc, la plupart merveilleusement belles : les femmes en robes magnifiques, étalant le luxe du Midi et la splendeur des types de la race latine ; les hommes drapés dans leurs zarapes ; tous unissent leurs voix dans une hymne d'un rythme pompeux et solennel.

L'espace est rempli par les harmonieuses vibrations des cantiques sacrés, les sons argentins des cloches et les détonations du canon qui saluent l'hostie sainte, chaque fois que, sur un reposoir, le prêtre l'offre à l'oration des fidèles.

Tomaho, qui aimait les belles pompes, qui n'avait pas de préjugés contre les religions, qui adorait dans le Dieu des chrétiens le grand Manitou, Tomaho s'était placé sur le passage de la procession.

Et, comme tout le monde, le bon Cacique s'était agenouillé.

Mais il était sous le coup de l'émotion générale.

Son cœur dansait dans sa large poitrine. Il avait dans l'œil toutes ces images radieuses.

Il s'inclina pour ne choquer personne.

Mais Tomaho à genoux représentait encore la hauteur d'un homme de belle taille.

Si bien que l'évêque qui portait le saint ciboire eut vu au milieu de la foule un Indien assez audacieux pour se tenir debout.

Et comme cet évêque était sévère, il s'indigna.

Il dit un mot.

La procession s'arrêta.

Il fit un signe.

Dix hommes armés de la garde du dais, dix hommes autrement solides que ceux de la milice et qui étaient pris parmi les dévoués serviteurs des couvents dont nous avons parlé, dix soldats de l'Église enfin, la baïonnette au fusil, entourèrent l'évêque.

—Vous voyez cet impie ? dit le prélat.

—Il brave ici même, dans nos murs, nos plus saintes croyances.

—Allez le faire agenouiller par force, sinon...

Il y eut un long murmure dans la foule.

Ceux qui étaient loin, croyant, comme l'évêque, Tomaho debout, vociférèrent :

—A genoux !

—A genoux !

Et Tomaho, regardant autour de lui et entendant crier, s'étonna.

Il vit les soldats s'approcher et se demanda ce que cela voulait dire ; mais il n'était pas fait pour deviner les énigmes, aussi attendait-il patiemment la fin de l'incident.

Le chef des gardes, cependant, arrivé devant le géant, fut surpris de voir qu'il était à genoux.

Il le contempla avec stupéfaction : Tomaho n'était pas homme à s'en fâcher, au contraire. Il était habitué à produire de l'effet.

Toujours poli, et supposant que ce soldat

avait quelque chose à lui demander, il lui dit :

—Quand vous m'aurez assez regardé, militaire, je vous prierai de me dire ce que vous me voulez.

Ce à quoi le soldat répondit :

—Excellence (il flanquait de l'Excellence au géant parce qu'il pressentait une majesté en lui, puis peut-être savait-il que Tomaho avait été roi) ; Excellence, fit-il, c'est Monseigneur qui m'envoie vers vous.

—Sa Grandeur vous croyait debout.

—Bon ! dit Tomaho.

Et il sourit.

—Allez dire à l'évêque, fit-il, que l'on m'a raconté la vie du Christ, et que je sais qu'il est fils d'un Dieu.

—Par conséquent, je me mets toujours à genoux quand son signe passe.

—Je respecte les prêtres.

Le soldat salua et revint à son évêque auquel il rapporta presque textuellement les paroles du colosse.

L'indignation de l'évêque se changea en un saint désir de profiter de ces bonnes dispositions du géant pour travailler à sa conversion.

Il renvoya le soldat dire à Tomaho qu'il était invité à se joindre au cortège de Monseigneur.

L'évêque avait parfaitement calculé qu'un indien ne pouvait manquer d'être flatté d'un tel honneur.

Il ne se trompait pas.

Tomaho fut ravi.

Il pensait avec un naïf orgueil qu'il allait, lui, grand chef déchu, se trouver réhabilité en quelque sorte par cette distinction.

Il allait se promener derrière le signe du grand Dieu des chrétiens, avec les plus hauts dignitaires.

Tomaho rayonnait.

Il fit quelques enjambées énormes par dessus le peuple agenouillé et vint se placer devant l'évêque, qui lui donna son anneau à baiser.

Tomaho s'acquitta avec grâce de cet acte de dévotion.

On sait sa vénération pour les signes ; il mit ses lèvres respectueusement sur celui de l'évêque.

—Mon fils, dit-il à Tomaho, nous avons admiré ta réponse, puis elle est celle d'un sage.

—Nous t'estimons beaucoup, te sachant brave et bon, fort comme Samson, et prudent en même temps.

—Ta place est ici, parmi les plus illustres.

—Suis-nous.

Tomaho s'inclina.

Blanche ne manqua pas d'apprendre à Conception, après la procession, tout ce qui s'était passé à propos de Tomaho.

Ce récit ne fit qu'enflammer l'imagination de sa gouvernante, qui le communiquait du reste qu'elle devait être appelée à consommer la conversion de ce célèbre Indien.

Oh ! se dit-elle en elle-même.

—Oh ! il saura que je l'aime.

—A tout prix je veux qu'il le sache !

(A suivre.)

CRACHER EN L'AIR POUR...

Lui, (à qui sa femme vient de donner quelques coups d'épingles).—Il vous convient peu de parler des personnes qui ne tiennent pas leur parole : (ironiquement) vous rappelez-vous que lorsque je vous ai demandée la première fois en mariage, vous m'avez déclaré que cela n'était pas dans vos idées et que vous n'épouseriez pas l'homme le plus parfait qui fût au monde ?

Elle.—Et j'ai tenu parole.

POUR LES VERS

CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122, RUE SAINT-LAURENT, 122
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.—Mon établissement est transporté au No 122 rue St Laurent, coin Lagachetière, où je suis en état de faire un commerce de gros et de détail. La préparation des prescriptions médicales reçoit une attention spéciale, et le public peut être assuré que nous n'employons que des drogues pures. Les médecins de campagnes, les hôpitaux, les convents et les collèges continueront à recevoir notre attention particulière et seront toujours servis de remèdes purs à des conditions libérales.

"JOURNAL DE LA JEUNESSE"

Sommaire de la 918e livraison (5 juillet 1896).

TEXTE : En esclavage, par Mme de Nanteuil.
La Poudre sans fumée, par le Dr. E. David.
La croisière de l'Elphigénie. — La Tour Eiffel, par Paul Favart. — Rayon de Soleil, par Mlle Zénaïde Fleuriot. — Le sport athlétique, par Henri Latour.

Chaque Numéro, 30 Cent.

ILLUSTRATIONS DE MYRBACH, E. ZIER ET RIOU

ABONNEMENTS : Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

BUREAU A LA

LIBRAIRIE HACHETTE & CIE,
79, boulevard Saint-Germain, Paris.

Gray's Saponaceous Dentifrice,
Excellente Poudre à Dents
Pour Préserver et Nettoyer les Dents.

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

LAVIOLETTE & NELSON, PHARMACIEN.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année à ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50,

Et cent de \$1.00.

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

Gray's Dental Pearlina,

Un liquide pour Nettoyer les Dents

Et empêcher la Mauvaise Odeur de l'Haleine.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenn pour le mois de Juin

17,895 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,

TORPEUR DU FOIE,

MAUX DE TÊTE,

INDIGESTIONS,

ETOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude
MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES,
PAMPHLETS, AFFICHES,
CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES,
PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES,
PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN,
ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES
ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées.

Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —
SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street

New-York